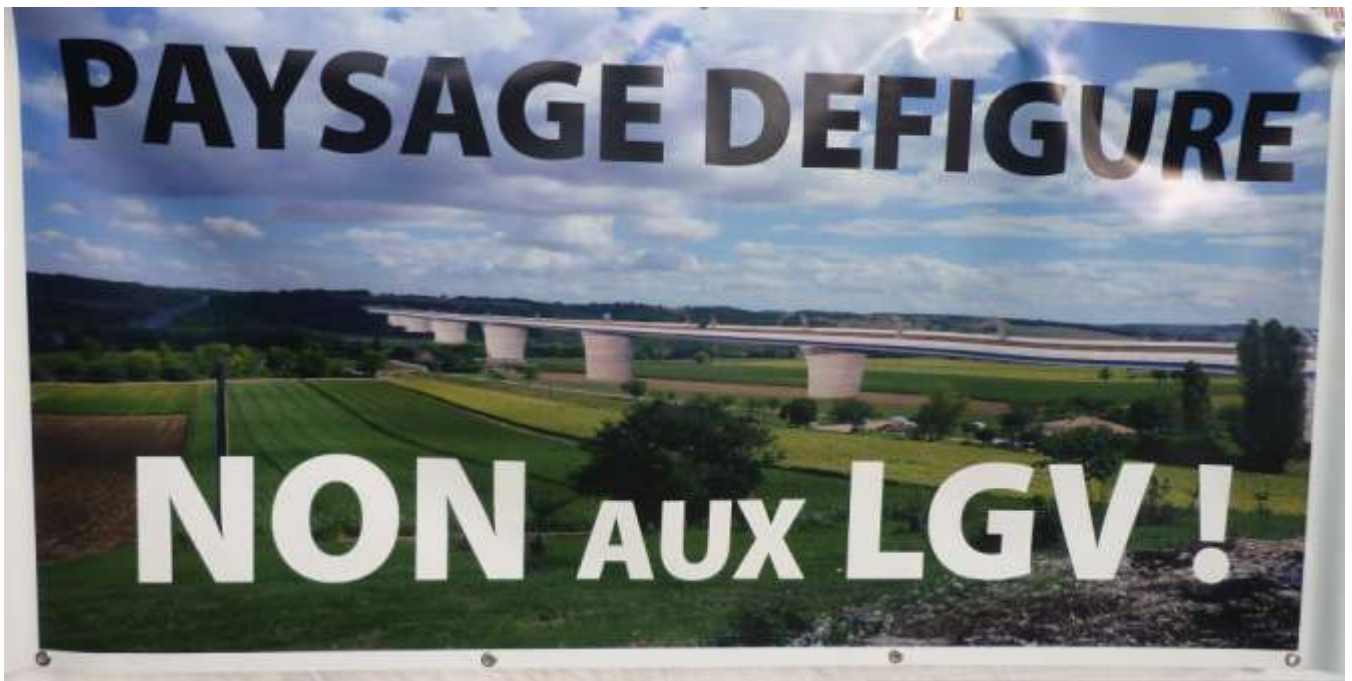


Jean-Paul Damaggio

Quête d'une tortue sur la balafre d'une LGV

ISBN :978-2-917154-88-8
Editions La Brochure
82210 Angeville
Avril 2013
<http://la-brochure.over-blog.com>



Sur cette photo, la simulation d'un viaduc prévu à Saint Cirice.

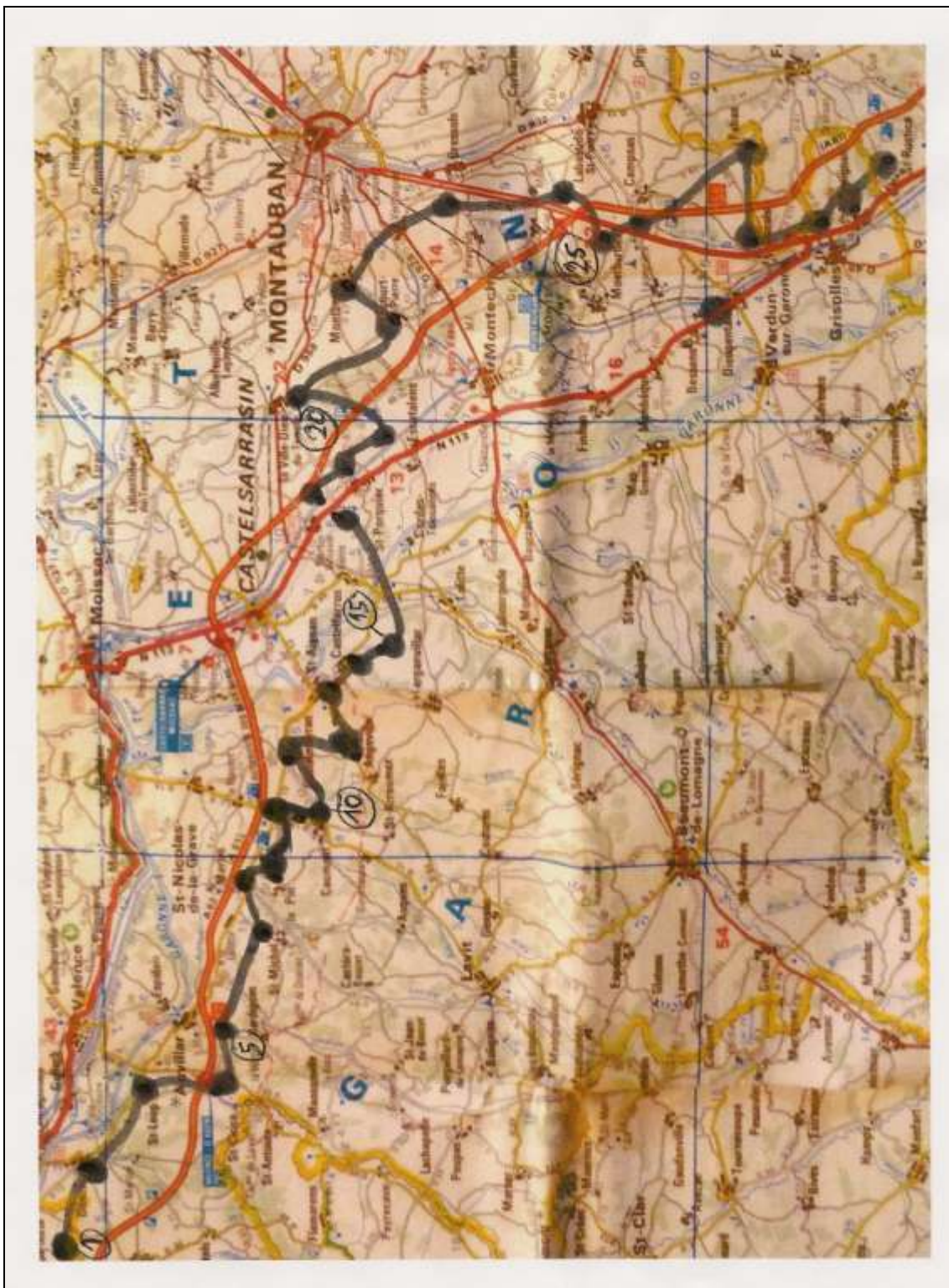
La photo de couverture était un élément du petit patrimoine local. Le panneau se trouvait encore en 2011, sur une des trente et une communes qui vont être traversées par la ligne à grande vitesse, une nouvelle voie ferrée au prix fort. Il a disparu car il signalait le franchissement d'une vieille voie ferrée qui a été rénovée, avec à présent des passages à niveaux qui fonctionnent.

Les membres d'*Alternative LGV Midi-Pyrénées* qui pensent que la ligne actuelle rénovée serait plus utile que huit milliards d'euros pour une ligne peu utilisée (à 20%) sont accusés de vouloir en revenir à la bougie, d'être des demeurés, aussi la dite photo est une façon ironique de répondre à des accusateurs prêts à tout pour masquer leurs arguments mal étayés.

Sommaire :

Dunes : Le pont romain, Pont du Diable ?
Donzac : La sociabilité des cornières
Saint-Loup : L'astronome Perrotin (1845-1904)
Saint-Cirice : La cloche d'une église (1523)
Auvillar : Marcabrun, un des premiers troubadours
Saint-Michel : Une église phénoménale
Merles : Le chêne de Henri IV
Le Pin : Le Château Saint Roch
Saint-Nicolas : La voiture Cadillac n'est pas pour Vitalis
Caumont : La Blonde d'Aquitaine
Castelmayran : Une merveille du futur ?
Angeville : Un nom de rêve
Saint-Aignan : Le royaume du peuplier
Castelferrus : Tour de l'horloge extraordinaire
Garganvillar : Une merveille d'instituteur
Cordes-Tolosannes : Belleperche
Castelsarrasin : L'usine inoubliable
Saint-Porquier : La beauté du canal latéral
Escatalens : Plaine, ma plaine...
La Villedieu du Temple : A l'heure des oiseleurs
Lacourt Saint-Pierre : Un lavoir sur le canal
Montbeton : Adeline Lombrail (1858-1891)
Bressols : Pigeonnier comme patrimoine
Montauban : Une gare historique
Labastide-Saint-Pierre : le plaisir de l'histoire
Montbartier : Grand Sud Logistique
Campsas : Etienne Salers, l'art du vin
Canals : Une héroïne de la Résistance
Fabas : Un sénateur-maire
Grisolles : Le génie de la fabrication des balais
Pompignan : Le château de la famille Pompignan
Dieupentale : L'amour pour une gare

Le tracé de la LGV est beaucoup plus droit mais la tortue a suivi un chemin, de commune à commune, qui lui a imposé des détours, même si à Castelsarrasin et dans d'autres endroits, elle n'est pas allé jusqu'au cœur des villes et villages que la LGV prend tout de même soin d'éviter !



Mise en jambes

N'allez pas croire que je suis une tortue de mer ! En fait Dunes, mon point de départ, est un beau village de Lomagne et j'habite là par hasard en tant que tortue terrestre rendue célèbre par sa victoire sur le lièvre.

Si, en ce mois de mars 2013, j'ai décidé d'entreprendre un voyage de 31 jours sur les traces d'une folie du duc d'Aquitaine et du Comte de Toulouse, c'est pour le au plaisir que j'éprouve à rechercher des merveilles imprévisibles.

A imaginer des merveilles partout sur mon parcours, ne suis-je pas d'un optimisme fou ?

J'ai appris avec retard la beauté des langues, pas parce que je suis une tortue rurale car, de tout temps, à la campagne, on parle trente six patois. Mais seule une coïncidence peut changer nos oreilles et ce fut le mot *maravilloso* entendu d'un espagnol qui m'a convaincu tout d'un coup du pourquoi le pays des merveilles chères à la Alice de Lewis Carroll, s'appelle *Wonderland*.

Vous allez penser aussitôt que je suis une tortue cultivée : je n'ai comme mérite que mon grand âge qui depuis le Moyen-Age m'en a appris de toutes les couleurs. De plus, je vais m'aider de quelques tortues des villes souvent domestiquées, mais libres le temps d'une ballade nocturne, car les tortues vivent autant la nuit que le jour.

Sur les 87 kilomètres que durera mon cheminement, je prétends donc vous conter monts et merveilles car d'une vigne à une vache, du religieux au savant, tout y est, pour qui prend le temps de s'arrêter et pour qui admet que le merveilleux n'est pas la perfection. Tous les étapes n'auront pas le même charme

Tout au long des trente et une journées, je propose de goûter à la vie locale ordinaire. Nous croiserons souvent des humains parfois en voyage eux-aussi. Leur carapace s'appelle camping-car, une modernité technique, qui s'accompagne parfois du retour au feu de

cheminée, au pain de campagne, aux produits du terroir, comme complément de la vie banale.

Le plus beau se produira quand la folie du Comte et du Duc, une nouvelle voie ferrée à grande vitesse (LGV), croisera en deux ou trois endroits le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle qui ne cesse de se remplir de piétons de partout ! Ce sera le point d'intersection de deux avenir humains. Non, les marcheurs de Saint Jacques ne veulent obliger personne, et surtout pas les tortues, à revenir au règne de la bougie car en fait, et nous le verrons souvent, les merveilles articulent ce besoin d'une quête au ralenti et d'une modernité mesurée. D'ailleurs, bien souvent, les marcheurs de Saint-Jacques prennent le train pour revenir au point de départ ! Mais pas besoin d'un train ultra-rapide qui risque de donner le torticolis aux vaches !

Tout au long des trente et une étapes, je l'avoue je ne vais croiser aucune métropole car c'est beaucoup trop dangereux pour moi. Je les appelle les mères poules qui gardent autour d'elles toute leur nombreuse famille. Entre Bordeaux et Toulouse, les deux mères poules du Sud-Ouest de la France, le pays n'est pas vide d'ingéniosité, de beauté, d'habitants, de richesses et de plaisir de vivre.

Par ce survol des trente et une communes balafrées par la LGV, le lecteur le plus érudit trouvera de l'inédit tellement les vues des tortues sont négligées.

Contrairement aux promoteurs de la LGV qui ne connaissent que leur fée vitesse, la diversité des moyens de transport va être célébrée, allant du piéton jusqu'à l'élus du peuple pressé, qui prend l'avion à l'aéroport d'Agen à un prix qu'aucune tortue ne peut s'offrir.

Voilà, vous en savez assez. En route...

Vendredi 1 mars : Dunes

Le pont romain, Pont du Diable ?

Commencer ce voyage par un clin d'œil à la civilisation romaine et à sa capacité à créer des voies de communication n'est pas un hasard. Des tortues d'ailleurs m'ont parlé du pont du Gard mais au sujet de Dunes, seul l'écrivain Monsieur Athané dit : « Dunes, à 2 km de Lamagistère, avec son clocher carré, voisin des fondations d'un ancien pont romain, appelé Pont du Diable... »

Pont du Diable est une appellation très répandue pour dire, soit qu'un diable a aidé à l'achèvement du pont, soit que le pont est un défi aux vœux du diable qui aurait voulu qu'il s'effondre.

Ce pont romain, m'a conduit sur les routes de la poésie là où le vin et l'amour font bon ménage et Dunes se prête parfaitement à cette rencontre.

J'ai donc laissé de côté les dramatiques pendus de Dunes de 1944 pour les plaisirs que provoquent la poésie de Anne-Marie Kegels née Canet, à Dunes, le 26 novembre 1912 (décédée le 4 juillet 1994). Fille de vigneron, comme elle, j'ai découvert la poésie grâce à sa grand-mère, passionnée de littérature, et à son grand-père, passionné de langue d'oc. Juste avant ses vingt ans, l'amour va la conduire en Belgique où elle publie recueils sur recueils, dont je ne connais que les titres qui font à eux seuls un beau poème : Rien que vivre (1951), Chants de la sourde joie (1955), Haute vigne (1967), Les doigts verts (1967), Chants de la présence (1968), Lumière adverse (1970), Les chemins sont en feu (1973), Porter l'orage (1978). Poétesse de l'amour qui appelle l'amour, son œuvre est un univers au féminin tout en contradictions et nuances, mêlant pudeur et retenue. La pudeur c'est quand je sors ma tête, et la retenue quand je la rentre. Je me retrouve dans l'éloge qu'elle fait des joies simples de la vie quotidienne et de la nature, qui voisinent avec les préoccupations sensuelles et métaphysiques.

J'ai plaisir à célébrer une telle écrivaine inconnue en sa terre natale, et si, par cas, la ligne à grande vitesse est construite, alors les Belges vont venir en masse à Dunes, respirer l'air qui est la source l'inspiration de leur chère Anne-Marie. Par un siège éjectable

judicieux – et même très judicieux –, ils quitteront le train avec plaisir pour tomber au milieu des vignes du Brulhois.

Ils réciteront avec nous les seuls vers que j'ai entendu de la bouche d'un habitant qui tout jeune avait été amoureux de la belle Anne-Marie :

Je t'aimerai sans toi...

Je t'aimerai sans toi. Ne me fais jamais signe.
Un ajonc peut flamber sur la lande, à midi,
solitaire en son mal et seulement nourri
d'argile avaricieuse au bout de sa racine.

Enterre au fond de toi mon nom ensommeillé.
Reste plus ténébreux qu'un buis de cimetière.
Je t'ai volé jadis les neiges de janvier
et j'ai coupé sur toi mes plus hautes javelles.
Anne-Marie Kegels.

Samedi 2 mars : Donzac

La sociabilité des Cornières

A Caudecoste, village proche de Donzac, comme à Lauzerte, il existe la place des Cornières. A Dunes elle s'appelle Place des Martyrs à cause des pendus de l'histoire.

Passer comme moi sa vie dans un village à la magnifique place des arcades, c'est un plaisir que je recommande à tout le monde. Des arcades aux cornières, il n'y a qu'un pas, un pas qui se fait à l'abri des intempéries. On dit aussi «les couverts» pour ce lieu qu'en tant que tortue sauvage, j'arpente au cœur de la nuit. Il permet aux habitants d'être à la fois dehors et à l'abri. Pour discuter, se rencontrer, s'aimer, c'est un endroit idéal.

Bien sûr, à présent cette donnée est difficile à comprendre car les rues sont vides, mais pendant des siècles c'était l'inverse, les rues étaient le lieu essentiel de la vie d'habitants n'ayant qu'elles pour tout confort, et où ils fomentaient souvent, à l'abri des arcades, des révolutions, surtout si, à proximité, l'échoppe du cordonnier et l'atelier du tailleur servaient de forum.

Les arcades de Donzac sont donc ici un hommage à toutes les arcades du monde (autour de Donzac elles sont nombreuses)... et au plaisir que j'ai encore à y passer un moment.

Dimanche 3 mars : Saint-Loup L'astronome Perrotin (1845-1904)



Henri Joseph Perrotin. Lithographie d'après photographie

Enfant de la nuit, je sais les merveilles du ciel que l'éclairage des villes interdit à la vue. En ce coin de France, appelé *Bouque d'Arratz* pendant la Révolution française, j'ai eu envie d'avoir une pensée pour Joseph-Anastase, dit Henri Perrotin né à Saint-Loup le 19 décembre 1845. Avec son ami de Sistels, Guillaume Bigourdan, né en 1851, ils vont devenir des astronomes de réputation internationale.

Henri Perrotin est le cadet d'une famille de trois enfants dont le père est employé à la ligne télégraphique qui passait alors à Saint-Loup. Oui, je suis une tortue de tous les temps qui pourrait longuement vous parler du télégraphe, à l'heure actuelle des satellites !

Perrotin aide-astronome à l'observatoire de Toulouse (et là les mères poules ont leur rôle) devient jusqu'à sa mort en 1904, directeur de l'observatoire de Nice où il va faire toutes ses découvertes. Précieuses observations de Mars d'abord, dont l'actualité nous en apprend de belles ! Un cratère porte son nom, comme l'astéroïde 1515, qui s'ajoute à six autres astéroïdes qu'il a découvert entre 1874 (138 Tolosa) et 1885 (252 Clementina).

Le nom « c à Nice » rappelle que la vitesse de la lumière a été mesurée à Nice à la fin du XIX^{ème} siècle (1898-1902). C'est encore Henri Perrotin, directeur du tout nouvel observatoire, créé après le rattachement à la France du Comté de Nice, qui s'est lancé dans cette mesure difficile, que seules quelques personnes dans le monde avaient réussi à réaliser. Il utilisait pour cela la méthode inventée par Hippolyte Fizeau, à l'Observatoire de Paris, et les lunettes astronomiques parmi les plus performantes au monde, celles du Mont-Gros !

Henri Perrotin mesura la vitesse de lumière entre l'Observatoire et la Gaude en premier lieu, puis au Mont Vinaigre, le plus haut sommet de l'Esterel, à une distance de 46 km. Plus de 2000 mesures pendant 4 ans permettront de connaître la vitesse de la lumière avec une précision exceptionnelle, surclassant les mesures précédentes. Son résultat servira de standard pendant des décennies. Il écrira à ce sujet :

« Nous entendions parler des merveilles du ciel que les Anglais, les Américains, les Russes découvraient avec leurs télescopes géants. Nous aussi, nous parlions, des satellites d'Uranus, mais sans les avoir jamais vus, des nébuleuses spirales, de ces amas merveilleux de soleils où nous ne pouvions rien distinguer. En revanche, chez nous, l'astronomie théorique avait son plein essor ; (...) nous ne savions rien de visu de l'Univers. Nous calculions bien les orbites des étoiles doubles (Savary, Villarceau, etc.), mais sur des observations venues de l'étranger. Ce n'était pourtant pas les constructeurs de génie qui manquaient à la France. À l'époque dont je parle, nous avons Cauchois, Lerebours, [Henri] Gambey, Brunner père, les Feil, etc. Plus tard vinrent les frères Brunner, Secretan, [William] Eichens, [Léon] Foucault, qui donnèrent chez nous un plus grand essor à l'optique, les frères [Paul et Prosper] Henry, [Paul] Gautier, [Gustave] Eiffel, etc. qui nous auraient mis en état de surpasser l'étranger, si l'État l'avait commandé. Enfin un homme s'est dit : pourquoi s'adresser toujours à l'État ? Est-il donc impossible de marcher sans les limites officielles ? Je veux essayer, moi, et donner à la science française ce qui lui manque » Et un mécène est venu au secours de Perrotin : M. Bischoffsheim (1823-1906) a doté l'astronomie française de ce qu'elle désirait en vain depuis un siècle. Administrateur de la Compagnie des Chemins de fer du Midi, il avait donc un lien avec la vieille voie ferrée toute proche que sans doute je croiserai un jour.

Lundi 4 mars : Saint-Cirice La cloche de l'église



Après une petite marche, d'un saint je passe à l'autre, et du ciel je redescends sur terre. Ici j'ai une merveille qui ne se voit pas, mais qui s'entend, sur laquelle je vais me pencher quelques instants. Elle est en photo grâce à une brochure du Conseil général du Tarn-et-Garonne, car je ne suis pas montée dans le clocher !

Cette cloche symbolise toutes les cloches de partout. Datant de 1523 elle est une des plus vieilles du département. En bronze elle pèse 80 kg. Deux médaillons invisibles sur la photo représentent Saint Michel terrassant le dragon, et la Vierge à l'enfant.

Souvent, les cloches ont été en conflit avec les horloges, comme nous le découvrirons à propos d'une autre merveille de ce parcours.

Pour éviter ce problème, les curés faisaient installer des horloges dans un rond prévu à cet effet, au-dessus de la porte de l'église.

Je l'avoue, cependant, le son de cloches de villages italiens que j'ai connu dans une vie antérieure, est nettement plus impressionnant.

Mardi 5 mars : Auvillar Marcabrun, un des premiers troubadours



Marcabrun, BN, cod fr. 12473 13^e siècle

Sur le beffroi d'Auvillar une plaque honore Marcabrun (prononcer Marcabru) un artiste que la commune veut s'approprier. Pourquoi s'en plaindre si ainsi le troubadour y gagne un point en notoriété ? Même si rien ne dit exactement qu'il est né dans ce village !

Marcabrun va nous conduire dans l'univers si ancien de l'amour courtois fait de légendes, des chansons... et de croisades.

Il aurait été laissé devant la porte du riche gentilhomme Aldric del Vilar qui s'est alors occupé de lui. Le troubadour Cercamon lui a enseigné la musique et l'art de composer des vers. Actif dès les années 1130, il a sans doute commencé à la cour du premier des mécènes, Guillaume X de Poitiers. En 1137, le roi de France, Louis VII le Jeune, épouse Aliénor d'Aquitaine, petite fille du premier troubadour connu, Guillaume IX d'Aquitaine. Marcabrun aurait suivi Aliénor à la cour de Paris d'où il aurait été chassé par son époux. Obligé de s'exiler pour vivre de son art, le poète compose sans cesse. On n'a que 43 poèmes de lui, une œuvre qui a suscité beaucoup de polémiques car Marcabrun se plaça du côté des humbles. Misogyne alors que les troubadours sont des adeptes de l'amour courtois, Marcabrun casse tous les repères. Auteur classé comme le premier créateur d'une pastourelle, ***L'autrier a l'issida d'abriu***, il y oppose une jeune fille du peuple à la femme noble mariée. Il fait de la bergère son porte-parole contre l'aristocratie.

Les troubadours ont eu droit à des «biographies» et celle de Marcabrun se termine ainsi : « Il fut fort renommé et écouté à travers le monde, et redouté pour sa langue, car il fut si médisant que, finalement, les châtelains de Guyenne, dont il avait dit beaucoup mal, le mirent à mort.»

Maria Luisa Meneghetti qui le cite 40 fois dans son livre *Il pubblico dei trovatori* indique au sujet de son art de la pastourelle :

1) Tous les troubadours dès le début se passent des uns aux autres des éléments de leur textes (la métrique, les rimes, les éléments structurants et des expressions clefs) d'où le phénomène culturel des troubadours. Ainsi Marcabrun appartient à l'univers de Jaufre Rudel et Bertrand de Born.

2) Sa fameuse pastourelle serait une reprise polémique d'une chanson de Guillaume IX.

3) Dans cette pastourelle Marcabrun dénigre l'amour charnel qui ne serait que vanité et illusion et qui domine chez les nobles.

4) En fait, il en veut aux femmes attirées par les barons pour des raisons économiques, femmes qui préfèrent les barons à un lien idéalisé avec leur modeste serviteur.

Mercredi 6 mars : Saint-Michel

Une église phénoménale

On peut vivre son train-train quotidien à côté d'une merveille sans le savoir. En fait il faut être habitant du village et familier de la messe pour entrer dans cette église toujours fermée (à moins de connaître la dame qui a la clef et qui habite tout à côté). Pour une tortue, il y a toujours moyen de se faufiler mais je l'ai fait avec quelques risques car pour voir l'intérieur, j'ai dû y pénétrer en plein jour.

Toute une décoration polychrome réalisée par le curé, couvre les murs de l'église pour évoquer la Guerre de 1914-18, comme il avait fait dans sa précédente paroisse (Montgaillard). L'abbé Duilhé mourut en 1954 et laissa ainsi une œuvre phénoménale. Plutôt que la photo de l'église André Dupuy publia dans son livre sur les communes de Lomagne, une vue aérienne de l'endroit. Pour une fois, il a eu tort.

S'installer dans l'église et se dire qu'un curé y a passé des heures pour offrir son témoignage de l'infâme première guerre mondiale, c'est toucher du doigt l'effet énorme que fit l'événement sur les consciences.

Ce curé était-il déjà là en 1906 quand, au moment de l'inventaire des biens d'église, ce fut parfois la révolte ? Toujours est-il, à Saint Michel, le curé fut expulsé et pour son retour ce fut la fête : « Ce dimanche là, dans sa paroisse, une manifestation véritablement grandiose l'y attendait : la messe avait été annoncée pour huit heures mais bien avant l'heure les fidèles se dirigèrent vers l'église et on a vu en particulier, les vaillants Monbrisonnais escalader en toute hâte les coteaux de Saint-Michel. »

Jeudi 7 mars : Merles Le chêne d'Henri IV



Pour évoquer Merle, j'avais pensé à un petit texte sur un habitant de la commune que j'ai souvent croisé dans les champs où il cherchait des fossiles. Il s'appelait Gilbert Breton. Un paysan-savant. Un jovial heureux qui ne menait pas grand train. Puis j'ai pensé à la fonction du bac de la commune car ce moyen de transport a rendu tant de service et est injustement oublié aujourd'hui. Finalement, pour une fois, je me suis rabattu sur une merveille touristique dûment signalée, à savoir le chêne dit de Henri IV avec à côté une fontaine et une signalisation pour expliquer la raison de la présence de Henri IV ici.

Au printemps la structure du chêne est nettement plus visible et plus impressionnante. Je vous laisse admirer la photo.

Vendredi 8 mars : Le Pin Le Château Saint Roch



Une toute petite marche aujourd'hui. Du bord de la route Auvillar-Castelsarrasin, comment ne pas admirer le Château Saint Roch, imitation Renaissance ? La famille de Monbrison à l'origine de cette merveille a fait l'objet d'une étude minutieuse de Sarah Gerber. Pour ma part, fidèle à mon habitude, je prends les chemins de traverse pour aller deviner son train de vie, 10 ans avant que ne meure l'audacieux constructeur, donc en 1896.

Ils sont 27 à vivre dans le château avec, tout d'abord, Georges Conquéré de Monbrison en rentier, chef de ménage et son épouse natif de La Rochelle. Son épouse, environ 10 ans de moins que lui, comme le voulait la tradition, s'appelle Adrienne-Amélie Dassier et c'est une Parisienne qui semble s'ennuyer dans ce château retiré. Ils

ont deux fils, Etienne de 36 ans et Henri-Gaspard de 30 ans. Visiblement l'aîné n'est pas marié puisque pour compléter la famille il n'y a que l'épouse d'Henri Gaspard, Fanny, le même âge que son mari, et ils ont un fils de 3 ans (Hubert) et une fille de 2 ans (Marguerite Sylvia).

Pour s'occuper de la famille nous constatons la présence du cuisinier avec une fille de cuisine, des cochers, du maître d'hôtel, de la bonne d'enfants, d'un valet de chambre, des femmes de chambre et d'une femme de charge. Un personnel de maison parfois marié avec des enfants.

Au total pour les sept membres de la famille nous comptons dix employés de maison. Facile de constater que la dégradation de la vie de château causa de nombreuses pertes d'emploi !

La bonne d'enfant était Madame Dubois femme Gillet ; les deux cochers avaient pour nom : Louis Dubié (déjà présent en 1876) et Jean Sarraud ; le cuisinier de 29 ans Clément Henri, qui devait se faire aider par Jeanne Sarraud femme de Monsieur Fraîche, était célibataire ce qui n'était pas le cas du cocher Sarraud qui avait avec sa femme Marie-Philippe, femme de charge, une fille de 14 ans. Le maître d'hôtel, Louis Dubarry, âgé de 55 ans avait dû remplacer un Corse, Sanguinetti.

Sans entrer plus dans le détail – en 1876 j'ai pointé une gouvernante anglaise – je retiens que le grand et admirable collectionneur, Georges de Monbrison, était bien entouré.

Cette famille aux multiples branches pourrait aussi attirer notre intérêt avec Jacques de Monbrison, maire d'Auvillar vivant au château de Monbrison et à Paris au 80 bd Malesherbes. En 1900 dans le secteur nous avons d'autres châteaux : à Saint-Germain de la famille de Serres, à Labourgade avec celui de Terride de Veuve Magre, à Castelferrus celui de Daubèze-Sambat, à Belleperche celui de Fontanié et Mme Alix, à Gensac celui de De Ségonzac, à Montbeton celui devenu maison de retraite du Sacré-Cœur.

La noblesse était représentée dans le département par la Marquise de Pérignon, le Baron de Scorbiac, le Marquis de Panat, le Baron de Saint Paul ou Anatole de Belissen. Une noblesse que nous trouvons toujours aux plus hautes fonctions de notre pays.

Samedi 9 mars : Saint-Nicolas de la Grave La voiture Cadillac... et Vitalis



Je ne me suis pas trop avancée vers le village, je suis restée du côté de la déchetterie toujours fermée et de la salle Jules-Fromage (quel nom !) où il était question d'y préparer pour mercredi la projection d'un film. J'ai pu en apprendre assez sur Cadillac et Vitalis.

Cadillac se donna une noblesse factice au pays où tout était factice, les USA : il s'inventa un blason de circonstance, puis, des

années après sa mort, dans la ville qu'il créa, des chercheurs de logos, le récupérèrent. La ville de Détroit et l'homme Lamothe-Cadillac (1658-1730) unis sur le blason de la célèbre voiture !

En 1701, au début de l'été, Lamothe-Cadillac partit de Montréal avec cent hommes dans vingt cinq canots pour fonder Fort Pontchartrain qui donnera Détroit. Ainsi la France devait faire concurrence au New York des Anglais. Cette ville deviendra la ville de l'automobile ce qui fit entrer le nom du fondateur dans une autre histoire. Ces dernières années Lamothe-Cadillac a attiré les écrivains avec surtout le beau livre de Robert Pico.

... et Joseph Vitalis

Surtout ne pas oublier Joseph Vitalis né à Saint-Nicolas le 23-07-1889 et où il y décède le 28-08-1964. Connu en tant qu'animateur du célèbre *Carnaval de Saint-Nicolas*, il fut, avant de se livrer à cette tâche de retraité, un militant syndicaliste qui a connu la prison. Fils d'un père facteur, il fit des études secondaires grâce à son instituteur jusqu'à obtenir son baccalauréat à Moissac. Il retrouve alors la « maison » du père, les PTT, mais à un autre poste où aussitôt, il devient un syndicaliste si brillant qu'il est licencié ! Obligé de se réorienter, il réussit le concours du Trésor, occupant des postes de percepteur à travers la France. En 1934-1936 il est dirigeant national du syndicat du Trésor, ce même syndicat qui en 1929 a acheté en Tarn-et-Garonne le Château de Granès, à côté de Réalville, pour en faire un centre de soins contre la tuberculose. Après sa retraite prise en 1949, à 60 ans, il revient à Saint-Nicolas où il met son érudition au service de la ville. André Dupuy a conclu sa notice ainsi : « Il serait souhaitable de faire un choix des textes publiés ou prêts à la publication pour les regrouper en un volume sous le titre de « Pages d'histoire ». Ce serait un hommage bien mérité. » Un hommage qui attend toujours...

Dans la série *Al Canton* consacrée à Saint-Nicolas, de larges notes sur le carnaval en 1900 y sont reprises, issues de documents de la mairie. Un texte qui donne envie d'en savoir plus sur ce cher Vitalis qui a conclu la fin du jugement de Carnaval ainsi : « C'est le scénario habituel. Les expressions vertes et drues, pleines de sève paysanne lui font garniture. En fait, les autorités constituées en prennent pour leur grade et sous l'abondance des termes, se perçoit la verve narquoise et vengeresse par laquelle, les jours de liesse, les petits se vengent des grands et de leurs institutions. En un sens, le jugement de Carnaval a sa moralité, même si la morale tout court y trouverait difficilement son compte. » Et si le roi Carnaval était une LGV ?

Dimanche 10 mars : Caumont La Blonde d'Aquitaine

Avant-hier, partout, des humains célébraient la journée internationale des femmes mais comme je les célèbre tous les jours, aujourd'hui je peux évoquer une blonde qui m'amuse.

Les vaches du monde n'en finissent pas d'évoluer sous le contrôle de la civilisation des humains. J'ai connu une grand-mère qui avait besoin de sa vache qu'elle allait traire tous les soirs, comme un rite. Cette vache était à présent la seule de l'étable et devait s'ennuyer un peu. Le tracteur avait éliminé les bœufs tirant la charrue. C'était tout un art pour arriver à bien dresser l'animal de droite et celui de gauche.

Les bovins pour le lait, la viande et la traction : que serait devenue l'évolution humaine sans eux ? C'est vrai « le nouveau monde » a bien été obligé de s'en passer, tout comme du cheval, mais dès l'arrivée des Européens, ces animaux furent adoptés et firent la joie du cow-boy et de l'Indien, popularisés par le cinéma.

A Caumont, la vache qui nous arrête quelques instants à un nom de déesse : la Blonde d'Aquitaine. Issue de la fusion opérée, il y a une cinquantaine d'année, de trois races (Quercy, Marmandaise et Garonnaise), localisée surtout dans le Sud-Ouest, elle est réputée pour sa viande.

La ferme de Monsieur Sazy à Caumont est à présent une référence, et voir dans les champs de sa propriété des animaux aussi impressionnants demeure une des merveilles du secteur.

Je conçois que les végétariens – j'en sais quelque chose – aient sur la question un autre point de vue mais la beauté de l'animal ne tient pas à sa destination mais à sa propre prestance. Qu'il soit là pour faire le bonheur d'une petite entreprise économique d'une dizaine d'employés est une chose : qu'il soit là en tant qu'être à part entière, en est une autre. Les vaches domestiquées ont chacune leur caractère, leurs manières, et je ne m'étonne pas qu'elles soient les héroïnes d'un salon de l'agriculture d'autant plus célébré que les paysans sont marginalisés.

Les vaches sont connues pour regarder passer les trains. A Caumont elles furent privées de ce privilège, sauf du temps du petit tramway Castelsarrasin-Lavit qui aurait mérité une page de ce livre, mais le projet de LGV devrait les rassurer. Sauf qu'entre la vitesse d'un tel train et la rapidité d'une vache à lever la tête il risque d'y

avoir contre-indication. Je pense qu'il faudrait interroger les vétérinaires.



Même à photographier le président, c'est devant une vache !
Je la soupçonne flattée de cet honneur.

Lundi 11 mars : Castelmayran Une merveille du futur

Jusqu'à présent je n'ai présenté que des merveilles du passé. Il est temps tout de même que je tourne mon regard vers l'avenir. La ligne à grande vitesse devrait traverser la commune avec à un endroit, un coteau – je ne dis pas où car les spéculations vont bon train – que lorgne déjà un grand chef cuisinier pour construire un grand restaurant qui va s'appeler : ***Vue sur les rails***. Je suis à l'endroit exact qui surplombe l'éventuelle LGV et je sais que de la terrasse du restaurant on pourra voir passer le train et pas n'importe quel train, le train le plus beau du monde. Des tortues de Tunisie, Algérie, Pérou, Canada, viennent en France pour prendre cette merveille qu'ils voient sur les écrans.

La France a le champagne, le roquefort, le parfum Channel n°5, et le viaduc de Millau mais il a surtout le tégévé, avec ses couleurs et, à grande vitesse, les couleurs c'est de l'art. Partout où passe le tégévé à 350 km/h, la fréquentation des musées chute de façon phénoménale : d'un côté vous mettez ***la Joconde*** et de l'autre un tégévé à fond la caisse, et je vous assure, tous les regards vont se tourner plein d'admiration vers le tégévé. Il ne fait pas de bruit... il parle !

Voilà, ce sont des choses qu'il faut savoir : il se murmure à Castelmayran, qu'avant tout le monde la commune va demander à être rebaptisée : «Mayran sur Rails».

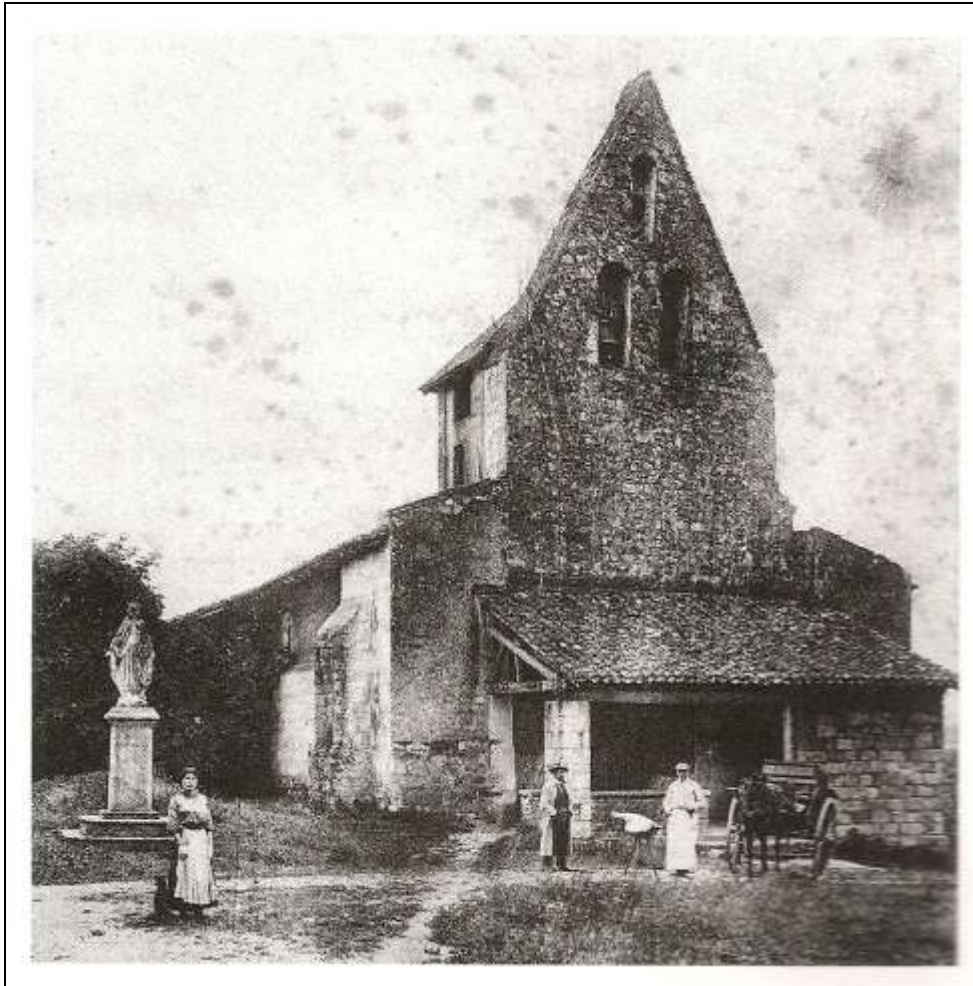
Cette ligne, ce bijou, sera protégé tout le long par un immense grillage comme si c'était la République indépendante de la Vitesse. Aucune tortue ne se fera écraser sur ses rails !

Sur le coteau qui m'entoure, il y a place non seulement pour un restaurant mais aussi pour un hôtel et un gîte très rural. Des points d'observation seront mis en place avec des lunettes pour le voir arriver de loin et surtout un appareil à mesurer les décibels. Suivant le niveau du bruit on pourra deviner s'il s'est arrêté ou va s'arrêter à Bressols, ou si au contraire il est direct vers les lumières de Paris.

Insistons pour dire que c'est un endroit avec peu de brouillard. En conséquence l'immense beauté du spectacle sera quotidienne. Et pour tout vous dire, ce voyage de la tortue sera alors l'instrument de base de tout touriste !

Quoi, je dénigre ? Au singulier ça fait un nigre et au pluriel des nigres ! Pour le reste, je m'amuse !

Mardi 12 mars : Angeville Un nom de rêve



Aujourd'hui, j'ai surtout marché vers l'étape suivante laissant de côté le clocher d'Angeville car je retiens de cette commune ce nom bizarre : la ville des anges ? Comme le démontrent les historiens l'origine du nom est confuse. Angerville, Nangerville, Nangeville. Si l'on retient que les coutumes furent octroyées en 1270, à la naissance de la bastide, la référence devrait plutôt être le nom de son créateur : Thibault d'Angeville à moins que ce ne soit un Angerville qui aurait perdu le r. Même la référence au mot ville est aujourd'hui incomprise : en 1300 le mot village n'existait pas encore. Ce n'est qu'avec l'agrandissement de quelques villes, que des prétentieux découvrirent que la plèbe vivait dans des villages. Voilà donc : ville des anges ou *Los Angeles City*, nom nouveau que je suggère pour fêter l'éventuelle inauguration de la LGV !

Mercredi 13 mars : Saint-Aignan

Le royaume du peuplier

J'arrive au milieu d'un vestige de peupleraie, la vallée étant surtout pleine de pommiers. En 1886 Saint-Aignan (des plaisantins ajoutent un F : Saint Faignan) se distingue des communes voisines par une présence plus importante du travail du bois : scieurs de long (3), sabotiers (5), charpentiers (8) et tonneliers (2). Même si tous ne travaillent pas le bois de peuplier, la forte présence de cet arbre donne un ton particulier à la commune comme d'ailleurs à toute la vallée de la Garonne.

Le peuplier formant une forêt « domestiquée », il va marquer la vie communale. Le maire est en effet pendant très longtemps, un entrepreneur marchand de bois. Contrairement aux communes voisines, dirigées par des paysans, celle-ci est dirigée par un petit industriel d'où une couleur municipale plus à gauche, la seule du canton à être considérée comme radicale-républicaine en cette fin du XIXe siècle. Armand Dumons né en 1837 siège au conseil municipal de 1852 à 1882, puis en 1884 son fils le remplace. Il affrontera en permanence la noblesse locale présente sous le nom de De Finiels.

Quand l'un veut faire encadrer le portrait du président de la République l'autre veut faire repeindre la statue du Christ.

En 1892 un vœu est émis pour la construction d'une voie de chemin de fer de Castelsarrasin à Lombez. Motif : « la contrée est totalement dépourvue de toute voie de communication rapide et cette absence de voie ferrée la prive d'un élément essentiel de prospérité. »

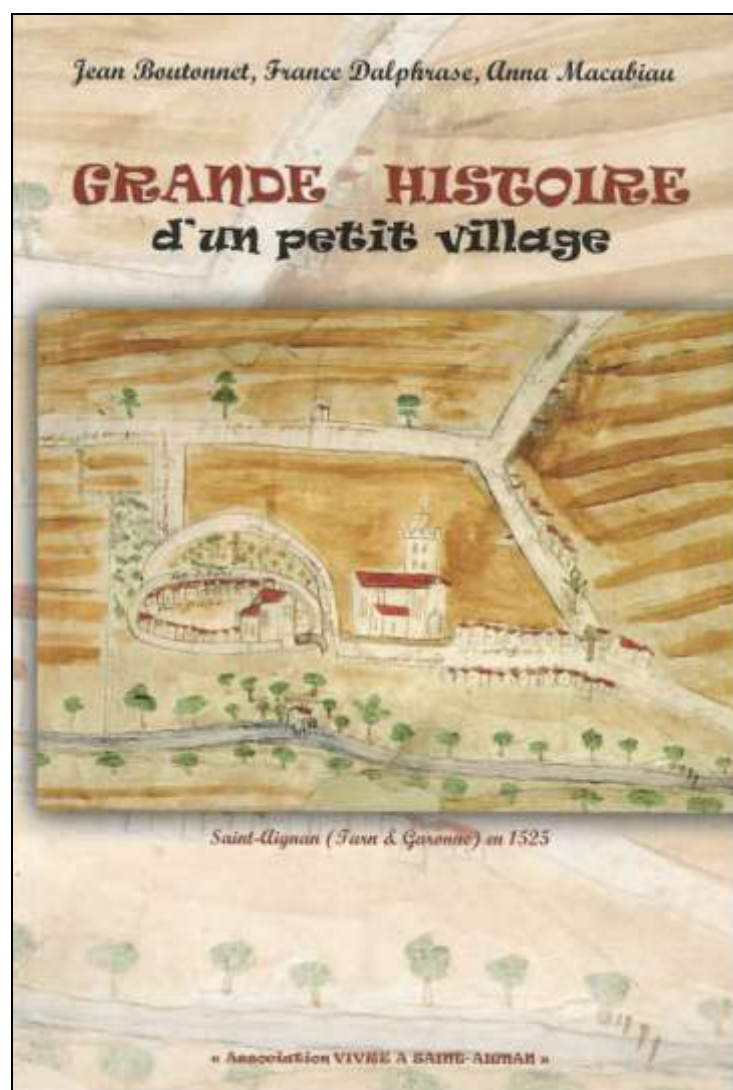
Voilà comment du paysage des peupliers on passe au paysage social. Non que les agriculteurs soient tous des réactionnaires et les industriels, tous attachés au progrès. Les agriculteurs aisés donnent une vision réactionnaire de leur univers car ils impressionnent les plus pauvres souvent républicains qui sont oubliés par l'imagerie dominante. C'est un peu comme les tortues oubliées au profit des sangliers par exemple ! Inversement, les petits industriels, doivent se défaire de l'idéologie des conservateurs, pour construire l'avenir.

En décembre 1882 Armand Dumons est l'adjudicataire du lot n°1 des travaux de chemin de fer de Montauban à Brive (loin de Saint Aignan) et enrichi ainsi les caisses de la commune avec la patente. Cette présence dès le XIXe siècle d'un industriel-négociant à la tête

de la mairie favorise le développement de cette catégorie sociale car en 1900 on trouve au conseil municipal, en plus de Dumons, trois entrepreneurs de battage, qui, avec un charpentier, sont classés parmi les plus riches habitants de la commune.

Aujourd'hui pour en savoir plus sur la commune il existe un livre courageux qui mérite une présentation. Cette grande histoire d'un petit village rédigée à l'initiative de deux habitantes avec l'aide d'un historien nous brosse un portrait de la commune des origines jusqu'à nos jours. Il permet d'aller au-delà de petits flashes qu'une tortue peut offrir.

Je me suis arrêtée un moment sur le nom que les révolutionnaires donnèrent au village : **Aignan sur roche**.



Jeudi 14 mars : Castelferrus Une tour de l'horloge extraordinaire



J'ai suivi la vallée de la Garonne toute la nuit pour faire halte dans un coin d'herbe près de la salle des fêtes du village, avec vue sur la tour de l'horloge. Une salle des fêtes qui un jour a accueilli un personnage qui a eu son heure de gloire : Roland Leroy !

Pour une tortue, le temps qui passe est seulement marqué par le passage de la nuit au jour avec l'été un peu moins de nuit, et l'hiver de quoi hiberner. Pour les humains, le contrôle du temps a toujours été et sera toujours l'enjeu d'affrontements majeurs. La pointeuse est là pour marquer les rapports entre l'employé et le patron. Le calendrier fondé sur la vie du Christ nous rappelle que le premier effort de la religion a été d'imposer son rythme à la vie d'où le clocher et sa cloche que nous avons croisé. Les laïques ont profité de l'horloge pour prendre leur revanche, horloges placées sur les mairies, les écoles et ici sur un tour autonome disant fièrement sa fonction.

« Cette tour date de 1865 » déclara un vieux monsieur un jour de réunion anti-LGV car dans beaucoup de villages il existe encore des hommes-mémoires. Elle a donné lieu à quelques affrontements avec les pouvoirs religieux, vu l'emplacement marginal de l'église.

Puis est venu l'heure de la privatisation du temps avec l'invention de la pendule (l'heure familiale) et de la montre (l'heure individuelle). D'abord objet de luxe, la montre est devenue objet courant. En ville le parcmètre donne l'heure tous les cinquante mètres !

Vendredi 15 mars : Garganvillar Une merveille d'instituteur ?

Une fois de plus, j'ai évité une longue marche qui m'aurait conduit jusqu'au village de Garganvillar puisque l'essentiel c'est d'aller vers Belleperche. D'ailleurs dans cette commune rares sont les habitants qui savent qu'une voie ferrée nouvelle va traverser une petite partie de leur territoire ! Ils pensent plutôt aux 2000 euros reçus du Crédit agricole pour rénover la chambre froide du local des chasseurs !

D'une rareté à l'autre, je présente un personnage rare et totalement inconnu même s'il a eu son heure de gloire dans un journal parisien à une époque où Paris était beaucoup plus difficile à atteindre qu'aujourd'hui. Ainsi donc, du temps où la presse sous contrôle avait pour fonction de s'occuper de futilités (personne n'avait inventé la pensée unique...), vers 1820 ***Le Miroir des spectacles des lettres, des mœurs et des arts*** fait l'éloge de M. Girard, instituteur à Garganvillar.

Le 10 juin 1821, le journal en remet une couche :

« M. Girard, instituteur à Garganvillar, dont nous avons déjà cité les essais poétiques, continue à enrichir le Journal du Tarn et Garonne de ses énigmes et de ses logogripes. Le dernier numéro de cette feuille contient une charade en trois couplets sur l'air Du haut en bas, que l'instituteur-poète s'est donné la peine de rimer. Il est auteur d'une énigme dont le mot est Miroir. Nous devons par reconnaissance recommander à tous les pères et mères un professeur aussi fort en Charade. »

En tant que tortue, j'ai un faible pour la culture populaire faite de proverbes, de charades et ... de logogripes car je l'entends souvent autour de moi. Elle prétend que parfois la tortue va plus vite que le lièvre et j'en suis flattée ! Logogriphe avez-vous dit ?

« Par quatre lettres j'entends

Et par trois je réponds.

Qui suis-je ? » L'ouïe, qui devient, oui.

Des jeux disparus depuis qu'en 1946, on a inventé le scrabble !

Le même journal du 26 janvier 1822 est revenu à la charge :

« M. F. Girard, instituteur à Garganvillar département de Tarn-et-Garonne, continue d'obtenir le plus grand succès dans la charade,

l'énigme et même le logogriphe. Il alimente à lui seul le journal de son département, qui, pour l'intérêt, tient un juste milieu entre le Véridique de l'Hérault et la Quotidienne de la Seine »

Mais le 23 mars 1822 le journal n'a plus envie de rire :

« Nous avons eu l'occasion de citer les charades dont M. Girard, instituteur, à Garganvillar, enrichit le journal de son département. Nous lui avons, plusieurs fois, donné à entendre que la poésie n'est pas son fort, et qu'il fera bien de se livrer exclusivement à l'enseignement de la jeunesse. Il n'en a pas tenu compte ; entraîné sans doute par sa vocation décidée, il vient encore de mettre au jour une charade qui commence ainsi :

Montée sur six pieds en comprenant ma tête, etc.

Que dirait, M. l'instituteur, si un écolier de sixième lui présentait un pareil vers ? »

Franchement, je ne sais pas !

Peut-être aurait-il été plus judicieux, en vue de mon approche de Belleperche, de me pencher sur M. Bondifflart ?

Charles Dumas de Raully, étudiant la richesse de la bourgeoisie et de la petite noblesse du XIII^e au XV^e siècle nous fait rêver sur un tapissier de Garganvillar :

« Le 10 novembre 1499 les illustres seigneurs Jean de Cardaillac, abbé de Belleperche, et Arnaud de Carmaing, son beau-frère, se trouvaient à la grange abbatiale de Saint-André, et là traitaient avec Robin Boudifflart, «tapisserium de Garganvillar. » Ces seigneurs, désireux d'embellir leurs demeures, engageaient le tapissier à leur service (locaverunt) pour faire toutes les tapisseries qu'ils désireraient, « sibi dando panna parisiensia cayrada (les canevas). De qua tapissaria — ajoute l'acte, ledit Bondifflart — nihil furnire tenebitur nisi tenturare filum. On devra lui fournir toute matière à l'exception du pers (le bleu). Suivent ensuite les conditions du marché ; l'artiste fera le mieux possible et «de là plus gaya ver dura.

Qui étaient Bondifflart et ses compagnons (car je dois ajouter que l'artiste menait avec lui un certain nombre, d'ouvriers) ? Quelques débris de tentures anciennes échappées aux ruines de Belleperche sont-ils des fragments de leur œuvre ? et peut-on apprécier leur talent ? Nous pouvons supposer cependant que Bondifflart fut un homme non dépourvu de culture intellectuelle, car l'abbé de Belleperche en fit par la suite son juge seigneurial de Larrazet et de Garganvillar, où son nom est encore honorablement porté (même reg, passim).»

Un tapissier de luxe à Garganvillar c'est beau il me semble !

**Samedi 16 mars : Cordes-Tolosannes
Belleperche**



Depuis le début du voyage, je savais que je devais passer la Garonne et je l'avoue c'était ma crainte. Bien sûr il existe des ponts mais le temps que je passe d'une rive à l'autre j'ai le temps de me faire écraser dix fois. Et par chance, à Belleperche j'ai trouvé mon bonheur : un pont magnifique sans circulation !

Si l'abbaye est un monument impressionnant et restauré de belle manière, ce pont d'une vieille voie ferrée qui sert toujours pour des trains portant des céréales dans un sens et de l'engrais dans l'autre n'est pas moins digne d'intérêt.

Pour le pont routier, en 1955, Joseph Rouzoul en fait une description qu'il suffit de reprendre :

« C'est le 4 juin 1842 qu'eut lieu avec le plus grand succès l'épreuve définitive du pont suspendu de Belleperche. Ce pont, disait la chronique, est un des plus jolis qui soit établi sur la Garonne ; la pile présente un portique d'une architecture élégante, et aux extrémités du pont les chaînes passent sur des colonnes en pierre de taille, couronnées par de magnifiques chapiteaux. Désormais le roulage, si actif sur cette route, n'aura plus à redouter les inconvénients et les lenteurs d'un bac dont les abords n'étaient pas sans danger, et l'échange des riches produits des deux rives pourra s'opérer avec sécurité. Ce pont appartenait à des banquiers d'Agen ; il a été construit par des entrepreneurs de la même ville. »

La phrase qui précède ce portrait évoque l'autre pont :

« A Belleperche, on franchit la Garonne sur un pont suspendu auprès duquel fut construit le viaduc qui porte la voie ferrée devant relier un jour Castelsarrasin à Auch, mais qui s'arrête à Beaumont. »

Cette voie ferrée s'arrête à Beaumont de Lomagne depuis son inauguration le 6 novembre 1904. Quelle fête ce jour-là ! Faute d'un ministre, il a fallu se contenter d'un secrétaire d'Etat mais ça n'a empêché ni de faire tonner le canon ni la retraite aux flambeaux au son de la Lyre beaumontoise. A cette époque là toutes les occasions étaient belles pour danser jusqu'à deux heures du matin. Il reste l'infrastructure construite jusqu'à Gimat... et Auch n'était pas si loin. Aujourd'hui, cette ligne dont nous connaissons des amoureux, est toujours là. C'est pour annoncer sa présence que jusqu'en 2012 nous trouvions le panneau de la couverture de ce livre.

Dimanche 17 mars : Castelsarrasin L'usine inoubliable



J'ai marché jusqu'au canal et là j'ai goûté à un repos bien mérité. Sur ma gauche, Castelsarrasin et sur ma droite Saint Porquier. L'existence de ce canal et de la vieille voie ferrée n'a pas été étrangère à l'installation de la Compagnie Française des Métaux. Quand Pierre-Eugène Secrétan change la vie de Castelsarrasin en 1877 avec l'Usine Sainte-Marguerite du prénom d'une de ses trois filles personne n'imagine ce qui va se produire.

Le livre essentiel qui permet de découvrir une partie majeure de la vie de l'usine est celui de Bernard Ouardes : ***Castelsarrasin dans la tourmente sociale 1900-1914*** publié par le CDDP du Tarn-et-Garonne en 2006.

Bernard Ouardes se passionne à la fois pour l'histoire des dirigeants de l'entreprise et pour celle des ouvriers il a réussi à apporter par les photos (comme celle reprise ici) une touche très humaine à son étude.

Cette usine qui a eu des milliers d'ouvriers, à divers moments de son activité, entre difficilement dans l'histoire du Tarn-et-Garonne, que certains voudraient réduire à sa nature strictement agricole. Or comme partout, il s'y déroulera des luttes sociales considérables, avec grèves et intervention de l'armée, qui donneront à la ville une tonalité spécifique.

En lien avec les trains notons ce fait rapporté par *La Feuille villageoise* : « En septembre 1894 le train de marchandises 154 a tamponné le train 1144 qui dessert l'usine métallurgique et exécutait des manœuvres. Le choc a été terrible ; plusieurs wagons et une locomotive ont été mis hors de service. Il n'y a pas eu d'accidents de personne, mais on frémit à l'idée qu'un pareil fait pouvait se produire au moment du passage de trains de voyageurs. Les causes du tamponnement ne sont pas encore bien déterminées, mais on nous assure que le disque n'a point tourné pour indiquer que la voie n'était pas libre, bien que l'employé chargé de son maniement ait fait le nécessaire, car le fil de fer qui actionne le mécanisme de ce disque s'use trop rapidement. Il serait urgent, nous semble-t-il qu'un contrôle sévère soit établi par la Compagnie afin que de pareils faits ne puissent se reproduire. »

Parce que l'étude de Bernard Ouardes est minutieuse, elle casse des schémas bien établis sur l'évolution du patronat, sur la présence des femmes dans une telle usine et dans les luttes sociales, sur l'image de Castelsarrasin, sur l'insertion des immigrés.

Nous rêvons à un complément d'études embrassant toute la période jusqu'à la nationalisation de 1982 qui, contrairement aux espoirs n'a pas relancé l'usine mais a accompagné sa régression.

Pour l'anecdote, indiquons que pendant des années, la ville a eu mauvaise presse auprès des forains car les jours de fête, les jeunes étaient nombreux à mettre dans les machines, en guise de pièces de monnaie, des empreintes détournées de l'usine. Les forains allaient alors à la mairie montrer le manque à gagner.

Lundi 18 mars : Saint-Porquier La beauté du canal latéral

MINISTÈRE DES TRAVAUX PUBLICS

CANAL LATÉRAL A LA GARONNE

Chômage général en 1872

AVIS AU PUBLIC

Le public est prévenu que, par décision de M. le Ministre des travaux publics, en date du 19 Juin 1872, la Compagnie des chemins de fer du Midi et du Canal latéral à la Garonne est autorisée à mettre ce canal en chômage du 1^{er} Août au 15 Septembre.

Toutefois les bateaux pourront circuler à leurs risques et périls, au delà de l'époque fixée pour la fermeture de la navigation, partout où les circonstances permettront de maintenir une hauteur d'eau suffisante dans les biefs.-- Les eaux ne seront d'ailleurs abaissées que dans les biefs où il sera nécessaire d'exécuter des travaux, et aussitôt après l'achèvement de ces travaux elles seront remises au niveau de la navigation.

Toulouse, le 29 Juin 1872.

Le Directeur des Canaux de la Compagnie du Midi,

U. MAGUÉS.

Vu par l'Ingénieur en chef des ponts et chaussées chargé du contrôle de l'exploitation du Canal latéral à la Garonne.

Agen, le 30 Juin 1872.

Ch. FARAGUET.

Toulouse, impr. Louis de Jussieu-Beaucourt-Durand, 111, Saint-Rémy, 11.

Je passerais ma vie sur le bord de canal tellement il est beau même si aujourd'hui on n'imagine pas tout ce qu'a signifié son existence. Sur l'affiche on y parle de « la Compagnie de chemins de fer du Midi et du Canal latéral à la Garonne ». N'est-ce pas étrange ?

En réalité, quand la fameuse voie ferrée Bordeaux-Cette a été projetée, le canal du Midi avait enfin sa prolongation en vue jusqu'à l'Atlantique, avec la construction du canal latéral, ce qui ne faisait

pas l'affaire de la Compagnie des chemins de fer du Midi. Elle a demandé de pouvoir utiliser des tronçons de canal pour y installer la voie ferrée, demande audacieuse qui avait seulement pour but d'arriver à l'essentiel : que le canal devienne une concession de la Compagnie de chemins de fer. Pourquoi ? Pour augmenter les tarifs de la voie fluviale afin de pouvoir augmenter les tarifs sur la voie ferrée qui alors servait surtout au fret !

Les enjeux économiques de nos sociétés, hier comme aujourd'hui, sont affaire de gros sous. Si bien que la Compagnie de chemins de fer exploita la voie fluviale avec tout de même un peu d'entretien comme le montre l'affiche, mais le minimum, donc quand le canal latéral est redevenu propriété de l'Etat (le train ayant pris le dessus sur le fluvial, la valeur du canal était moindre) une foule de réclamations sont venues de toute part. En août 1908 le pont suspendu sur le canal à Escatalens est remplacé car il était défectueux tout comme celui de Lacourt St Pierre en 1909.

Loin des gros sous, la merveille du canal est encore plus compréhensible quand on pointe quelques usages quotidiens. Les prises d'eau pour l'irrigation sont nombreuses mais fortement contrôlées. Pour l'abattoir de Montech, 50 F par an pour avoir un litre à la seconde et, en 1909, à Brial, pour mettre en mouvement la locomotive de la scierie provisoire : 1 F pour les 10 premiers m³ : 0,50 F pour les 10 m³ suivants ; 0,25 F pour les 10 suivants ; 0,10 F au-dessus de 30 m³. L'eau peut servir aussi au lavage des mâchefers à l'usine des métaux de Castelsarrasin.

Les contraventions pleuvent contre ceux qui font pâturer les troupeaux sur les bords du canal. Il y a des ventes de lots d'arbres, de branchages, et des droits à enlèvement du gazon.

Plus original : en 1908 la municipalité de Castelsarrasin demande pour 5 ans le renouvellement de la concession au droit de cueillette des fleurs de tilleuls sur le canal. A Montbartier en octobre 1901 Antoine Doumerc réclame un morceau de parcelle expropriée en janvier 1843 ! Les pêcheurs doivent s'acquitter du droit de pêche mais constatent l'absence de poisson. Pour Saint-Porquier, le 23 mai 1908, le conseil municipal demande un lavoir public et de pouvoir se servir de l'eau du canal à l'écluse d'Escatalens pour activer une usine électrique qui éclairera les habitants du village et les rues.

Le canal pouvait tout pour les riverains. La LGV clôturée sera juste bonne à créer d'immenses soucis aux riverains.

Mardi 19 mars : Escatalens Plaine... ma plaine



A Escatalens comme ailleurs il n'est pas simple de retenir une merveille. Au mois de novembre 1916 à Castelsarrasin, sur le terrain des Marchès, le G. O. Castelsarrasinois a battu Escatalens par 5 buts à 1. Preuve que déjà à cette époque le rugby était au village. Dans son livre Paul Ardouin, enraciné dans la commune, évoque une Union sportive mise en place en 1942. D'une guerre à l'autre ? Mais laissons là le sport.

Quand on passe sur la 113, juste après Saint-Porquier on arrive à Escatalens et dans aucun des deux cas on ne s'imagine si près de la Garonne. La plaine est magnifique et j'imagine que du point de vue de Cordes-Tolosannes le spectacle doit être imprenable. Sauf qu'une plaine si belle, ce sont des inondations assurées comme en témoigne la hauteur de la voie ferrée Castelsarrasin-Beaumont, quand elle l'a traverse. La LGV devrait faire de même ce qui projeterait encore plus haut la vieille ligne qui devra enjamber la nouvelle. Parmi les inondations, celle de 1875, est entrée dans l'histoire. Dans une riche brochure, Melle Pozzi nous présente la situation :

« La route départementale qui va de Montech à Castelsarrasin passe au bord de la dernière assise de la vallée. La Garonne arrivait jusqu'au pied des villages d'Escatalens, de Saint-Porquier et de

Saint-Martin de Belcassé. On apercevait toute la plaine basse inondée entièrement. Quelques pans de murs émergeaient ça et là ; deux ou trois maisons paraissaient seules avoir résisté à l'effroyable désastre. Partout la tristesse et la désolation se lisaient sur tous les visages. Les malheureux inondés qui avaient pu être sauvés contemplaient dans une morne attitude ce spectacle navrant de leur ruine, ou s'efforçaient, à travers les arbres, d'apercevoir au loin ceux qu'ils savaient être en détresse. Partout, autant que possible, des barques montées par de hardis sauveteurs cherchaient, malgré les plus grands périls, à ramener quelques malheureux.

On signalait à la même heure une maison restée debout à cause de sa position relativement élevée, celle de M. Fontanié, dans la Rivière haute de Castelsarrasin, dans laquelle s'étaient réfugiées plus de cent personnes. Ajoutons que les vivres devaient leur faire défaut, car ce n'est que dans la soirée de jeudi qu'on a pu leur en expédier.

Le niveau de l'eau ayant considérablement baissé, il est à présumer que, grâce à ce secours, personne n'a péri ».

Les tortues seraient allées de l'eau vers la terre mais sur terre elles finissent par craindre l'eau aussi les inondations sont souvent leurs cauchemars car comment résister ? Et celle de 1875, c'en est une parmi tant d'autres !

Mercredi 20 mars : La Villedieu du Temple A l'heure des oiseleurs

Dans ce village aux couleurs religieuses on m'a dit qu'il y avait un centenaire à fière allure mais j'ai oublié son nom. Je vous dois l'aveu que je suis une tortue domestiquée qui a été envoyée en mission dans les 31 communes avec des instructions strictes et à La Villedieu j'ai un peu perdu le fil, mais le nom me reviendra.

Tout ça parce que nous arrivons au printemps et que même si une hirondelle ne fait pas le printemps celle que j'ai vue m'a rappelé la triste vie des oiseaux d'autrefois aussi par solidarité animale je tiens à évoquer les oiseleurs.

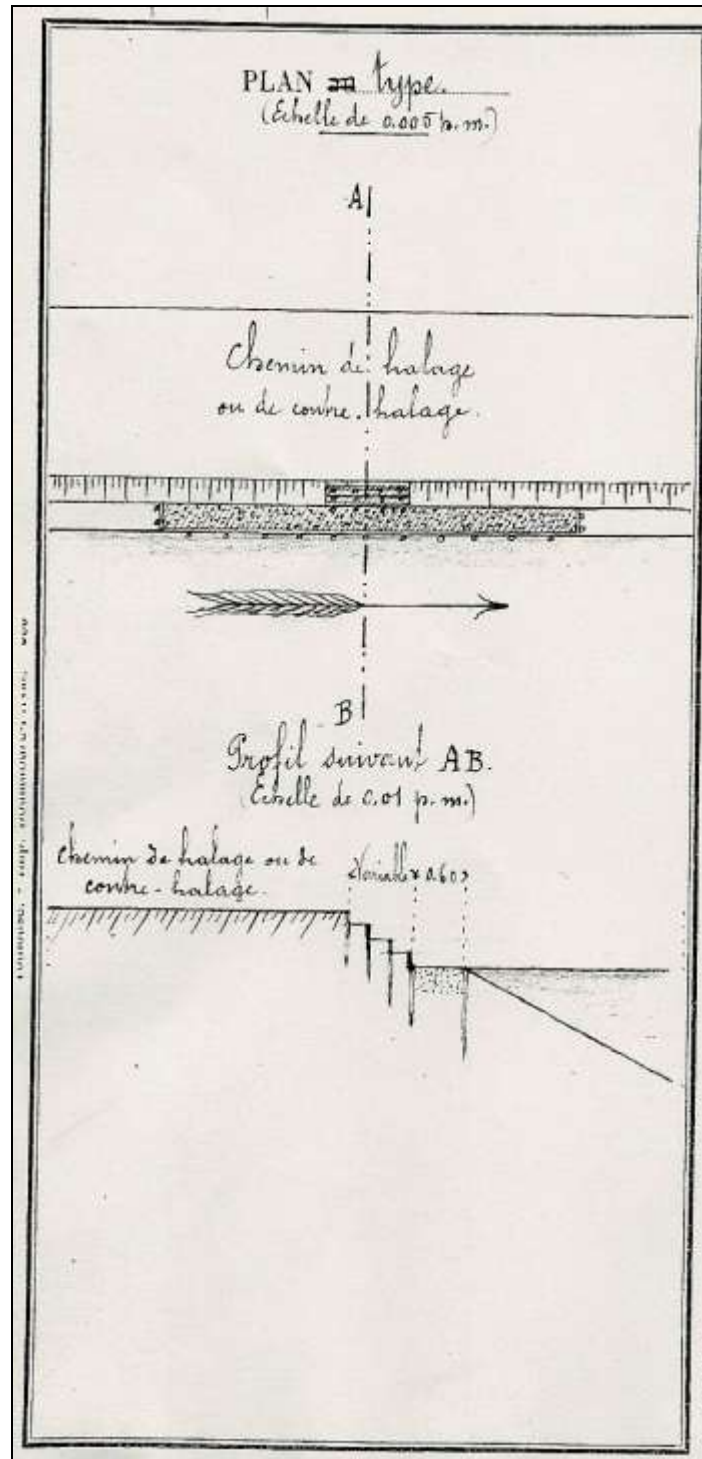
Hier, alouettes lulu, becs fins, motteux étaient pourchassés sans cesse pour la viande et pour les plumes. Avec des fusils, des cages, des trappes, des lacets et même des filets, des centaines d'oiseaux tombaient entre les mains des hommes. Au début des années 1900 il y avait 1000 oiseleurs en Tarn-et-Garonne ce qui permettait l'existence d'une usine à Castelsarrasin où pendant trois ou quatre mois d'hiver une centaine de femmes, les plumeuses d'oiseaux, essayaient de gagner quelques sous.

C'est sûr, La Villedieu n'était pas plus que les villages voisins une zone essentielle de l'univers des oiseleurs mais voilà je pense à yeux sous la pluie et je me console en sachant que contrairement à l'Italie où elles servent à faire des salmis, les hirondelles de chez nous sont épargnées.

Voilà, j'y suis, il faudra que je demande à Nadal Rey ce qu'il pense des oiseleurs de son enfance.

Jeudi 21 mars : Lacourt Saint-Pierre

Un lavoir sur le canal



Plan du lavoir (la partie hachurée au bord de l'eau)

Pour arriver à Lacourt St-Pierre, j'ai suivi la branche du canal latéral qui de Montech, rejoint Montauban. Preuve s'il en fallait une, que la voie ferrée Bordeaux-Cette ne devait pas passer par le chef-lieu du Tarn-et-Garonne.

A Lacourt St-Pierre j'ai eu vent d'un lavoir qui n'existe plus mais qui, sur la branche du canal causa quelques polémiques. A partir de 1900, l'Etat, en charge du canal dont les recettes baissent, décide de chercher ailleurs des revenus. Il va faire activer une taxe sur les lavoirs.

Le Conseil municipal de Lacourt Saint-Pierre comme celui de Grisolles invoque le fait que c'est lui qui a construit le lavoir en 1852, donc il n'a rien à payer. Argument qui fait sourire l'ingénieur en charge du dossier car entre le prix d'un lavoir et celui d'un ponton pour accéder au canal, la comparaison n'est pas possible.

L'ingénieur explique :

« L'Assemblée nationale adopta le 3 février 1851 une loi dont la teneur suit :

Art 1^{er} : Il est ouvert au Ministère de l'agriculture et du commerce, sur l'exercice 1851, un crédit extraordinaire de 600 000 F pour encourager dans les Communes qui en feront la demande la création d'établissements modèles pour bains et lavoirs publics gratuits ou à prix réduits.

Art 2 : Les communes qui voudront obtenir une subvention de l'Etat devront 1°) prendre l'engagement de pourvoir, jusqu'à concurrence des 2/3 au moins au montant de la dépense totale, 2°) soumettre préalablement au ministre les plans des établissements à créer, ainsi que les tarifs tant pour les bains que pour les lavoirs.

Art 3 et suivants...

Que la commune de Lacourt Saint-Pierre ait profité ou non de la subvention de l'Etat, cela ne pouvait lui donner et ne lui a pas donné le droit d'occupation du domaine public sans redevance, à perpétuité et si, à l'époque, elle n'a pas été soumise à une redevance de ce fait, ce ne peut-être que le résultat d'une erreur d'interprétation ou d'omission.

Les lavoirs sur le canal latéral, quel que soit leur mode de construction, doivent être établis aux frais des communes ou des particuliers qui s'en servent et être entretenus par eux, ils constituent en outre une occupation temporaire du domaine public

qui, aux termes de l'art 2 de l'arrêté interministériel du 3 août 1878, doit être assujettie au paiement d'une redevance au profit du Trésor.

Par ailleurs, il est de règle que le chiffre de la redevance à imposer pour les occupations temporaires de domaine public doit correspondre, tout à la fois, à la valeur intrinsèque de l'emplacement occupé et aux avantages directs et individuels que le permissionnaire doit en retirer. Or l'installation du lavoir à Lacourt Saint-Pierre, sur les bords du canal latéral, a évité à la commune la dépense importante qu'eut nécessité la construction et l'alimentation d'un lavoir sur tout autre emplacement et, dans ces conditions, une redevance annuelle de 6 F soit 0F50 par mois, par longueur de lavoir de 1 m 50 n'est pas exagérée. »

Le Conseil municipal finira par accepter cette redevance.
De toute façon il ne pouvait faire autrement...

Vendredi 22 mars : Montbeton Adeline Lombrail (1858-1891)

J'aurais pu choisir la soirée belote, mais pour faire plus sérieux, comme depuis un mois bien des conversations qu'il m'arrive d'entendre tournent autour d'un nouveau pape, je me suis demandée si au cours de mes trente et une étapes j'arriverais à croiser ce que le catholicisme a apporté de positif à la société. En arrivant à Montbeton, en voyant de loin la grande église dominant la plaine, je me suis dit, que là, j'allais être frappée par Dieu. Et en effet, le plus simple c'est de laisser la parole à cette femme qui faillit être religieuse, qui a été institutrice et qui est décédée en Algérie. Elle a été une amoureuse de Montbeton comme on va le lire :

« M. et Mme Lombrail pleuraient depuis quelques mois la perte d'un fils unique et bien-aimé lorsque le Seigneur voulut les consoler par la naissance d'une enfant à laquelle ils donnèrent le nom d'Adeline. Chose digne de remarque, celle qui eut toujours pour le foyer paternel un culte d'affection enthousiaste devait naître et mourir sous un toit étranger. En effet, elle vint au monde le 19 décembre 1858, à Caussade, petite ville du Tarn-et-Garonne, où Mme Lombrail se trouvait accidentellement auprès de son mari qui dirigeait dans cette localité d'importants travaux. Quelques jours après, elle était faite enfant de Dieu dans l'église de Montbeton, petit village des environs de Montauban, où sa famille avait alors sa résidence ordinaire. Montbeton!... ce nom lui sera toujours cher, et longtemps après sur la terre étrangère, elle le prononcera avec un tel accent qu'on ne pourra s'empêcher de lui dire en souriant: «Mais il y a quelque chose dans ce mot qui prend dans votre bouche la forme d'un adjectif possessif. » C'est là dans ce site enchanteur et gracieux que s'écoulèrent ses premières années ; c'est là que sa jeune âme reçut des impressions si fortes, si profondes que jamais, même en présence des merveilles de l'art et de la nature, elle ne put les oublier et que toute chose à ses yeux avait un nouveau mérite quand elle lui rappelait Montbeton !... Ce doux nid cependant, elle devait le quitter bien jeune, mais la précocité de son intelligence lui avait permis de voir et de sentir à l'âge où beaucoup d'enfants ne savent que vivre. Au baptême de sa sœur, plus jeune qu'elle de deux ans, on l'entendit réciter avec une expression qu'on aurait peine à supposer la touchante élogie de Millevoye : La chute des feuilles.

Quelques mois après un ouvrier de la maison ouvrait et gagnait à son sujet un pari avec un riche propriétaire des environs qui ne voulait absolument pas croire qu'un enfant de moins de trois ans sût déjà lire. »

(...)

« A certains égards, Hussein Dey lui rappelle Montbeton, elle y est entourée des mêmes sympathies, là surtout les enfants la connaissent et les mères lui sourient, elle y a, de plus, le charme de relations agréables, tous les avantages de la campagne et la facilité de jouir de ceux de la grande ville.

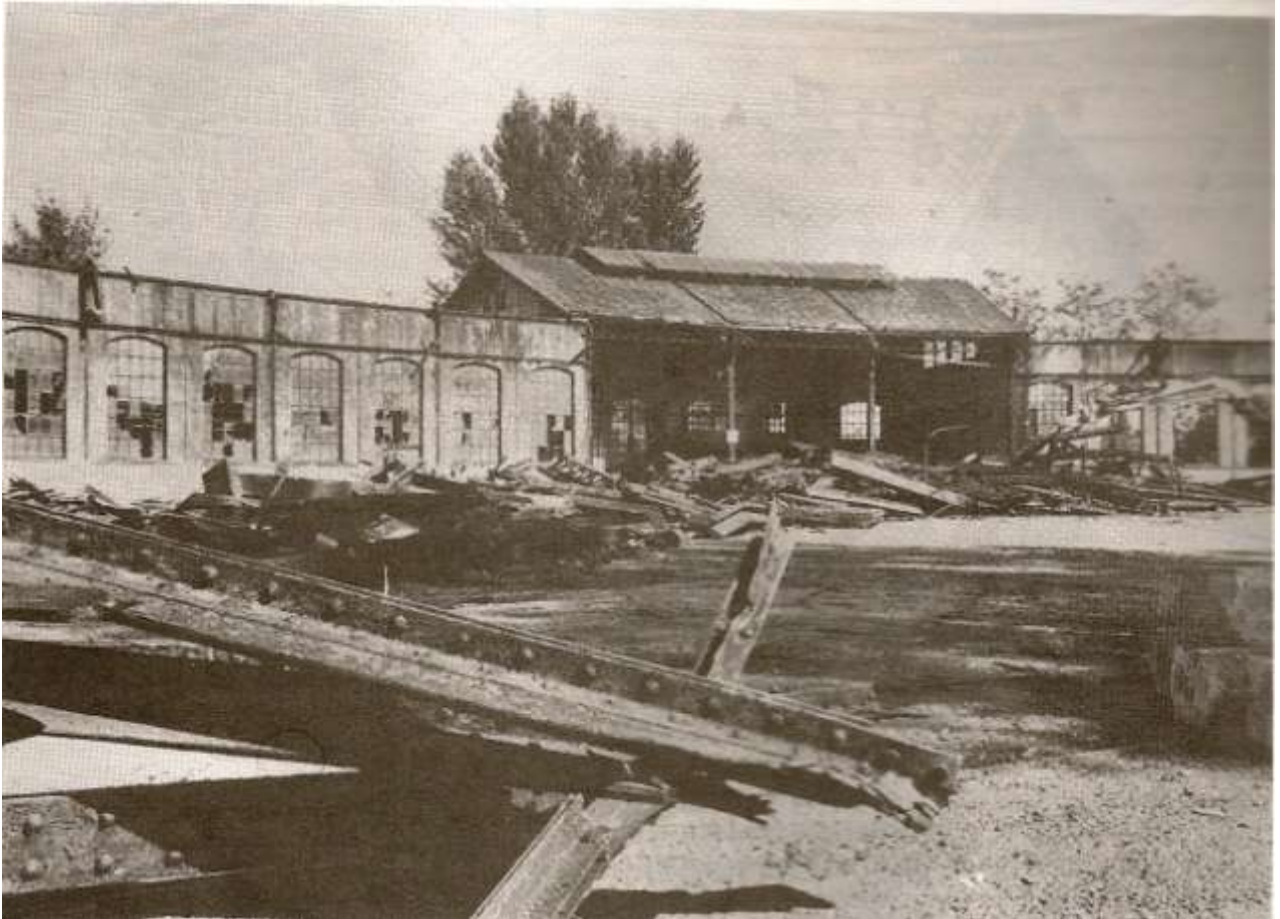
Elle a du reste la consolation de faire du bien autour d'elle: la population d'Hussein Dey, en majeure partie composée d'agriculteurs mahonais, a su conserver encore les catholiques et saines traditions de son pays d'origine; aussi, plus facilement qu'ailleurs, ainsi qu'elle se plaît à le remarquer, Melle Lombrail put y suivre les inspirations de sa piété. On lui demandait un jour : « Comment pouvez-vous agir comme vous le faites sous le rapport religieux sans encourir les blâmes ou la disgrâce de vos chefs? — En n'ayant pas peur et en remplissant mon devoir deux fois mieux que les autres. » Parole énergique qui résume toute sa conduite et que bien des institutrices chrétiennes devraient méditer. Un seul point noir, mais qui à lui seul assombrit un horizon en apparence si serein, la cohabitation avec les adjointes, les divergences d'idées en matière d'éducation, l'impossibilité de réaliser elle-même ce pur idéal qui avait ravi son âme de jeune fille : élever l'enfant uniquement pour Dieu ; elle en souffre ; cependant, les mêmes difficultés devant se retrouver partout, elle cherche à en prendre son parti et à ne rêver que le bien qu'elle pourra faire. Mais ce bien, comme elle y tient, comme elle le poursuit : les progrès, les efforts de ses élèves, rien ne lui échappe ; comme elle remarque surtout un mot, un mouvement, un rien qui indique que l'élément surnaturel est entré dans leur vie; comme elle voudrait avant toutes choses leur faire pressentir Dieu et les charmes de la piété à travers toute sa personne ! Lorsqu'elle entra à l'école d'Hussein-Dey, et ce fut une de ces souffrances, le Christ n'y était plus ; bientôt elle vit ôter du programme l'enseignement religieux, mais alors elle ne craignit pas de s'imposer un travail supplémentaire pour que ses chères petites filles n'en fussent pas privées. Après mes six heures de classe et chez moi, je suis libre, disait-elle ; aussi jusqu'au moment où les armes lui tombèrent des mains, elle prit sur son repos pour apprendre le catéchisme aux petits enfants. »

Samedi 23 mars : Bressols Pigeonnier comme patrimoine



J'ai quitté les bords du canal pour aller de mon pas lent vers Bressols et comme, en passant, le vendredi tard, j'ai entendu dans une réunion à Brial, (une partie de la commune), qu'on parlait d'une manifestation à Nérac, contre la LGV, pour aujourd'hui, j'ai découvert avec grand intérêt cette image qui exprime un brin de colère. Ce beau pigeonnier porte une banderole significative. Nous sommes dans un monde où, si tout le monde connaît les pigeonniers (une des merveilles de la région), ils sont rares à connaître le sens des trois lettres LGV ! La LGV va détruire le pigeonnier mais il sera reconstruit à côté encore plus beau, encore plus neuf ! En souhaitant que les vibrations qu'entraînent le passage des trains rapides sur traverses en béton, ne viennent pas tout casser ! Entre nous, quels animaux bénéficient de bâtiments aussi beaux que des pigeonniers ?

Dimanche 24 mars : Montauban Une gare historique



Non, je n'ai pas fait le détour par Montauban car tout le monde connaît la gare de la ville, une gare qui pourrait être amputée du trafic grandes lignes reporté sur la nouvelle gare de Bressols.

A Montauban nous sommes au carrefour de deux lignes fondamentales du système ferroviaire français : Paris-Cerbère et Bordeaux-Vintimille. De cette gare on peut partir pour les quatre points cardinaux.

Cette fonction stratégique a imposé à la ville une cité des cheminots. Mais tout a changé ces dernières années.

Bref, la gare de Montauban avait un bâtiment spécial, une rotonde qui servait autrefois de garage pour les machines à vapeur. Un jour sombre de 1994, elle a été démolie en toute illégalité, comme

s'il fallait effacer ce passé du train à vapeur, du train ancien et des cheminots. L'entreprise publique est si puissante !

La photo de Thierry Déjean montre les restes d'un endroit qui, presque 20 ans après, deviendra une des parties d'un parking enfin bien ordonné.

Avec la gare nouvelle de Bressols, deux directions seulement : vers Toulouse (autant dire, rien) et vers Bordeaux-Tours-Paris (autant dire pas grand-chose). Mais il y aura un petit train pour aller à la vieille gare. Sauf qu'elle n'accueillera presque plus de grandes lignes pour ne pas concurrencer la LGV. Pour l'essentiel, il faudra aller à Toulouse, nouvelle plaque tournante, pour prendre une correspondance vers Barcelone, Marseille. Il m'est arrivé d'entendre une Belge qui ne connaissait pas Anne-Marie Kégels mais assez bien la carte de France pour s'étonner d'être arrivée à Toulouse en faisant : Anvers-Paris-Lyon-Montpellier-Toulouse. Ainsi va la SNCF qui n'hésite pas à proposer Toulouse-Castelsarrasin en faisant Toulouse-Agen-Castelsarrasin car ce train Toulouse-Agen n'a pas d'arrêt à Castelsarrasin !

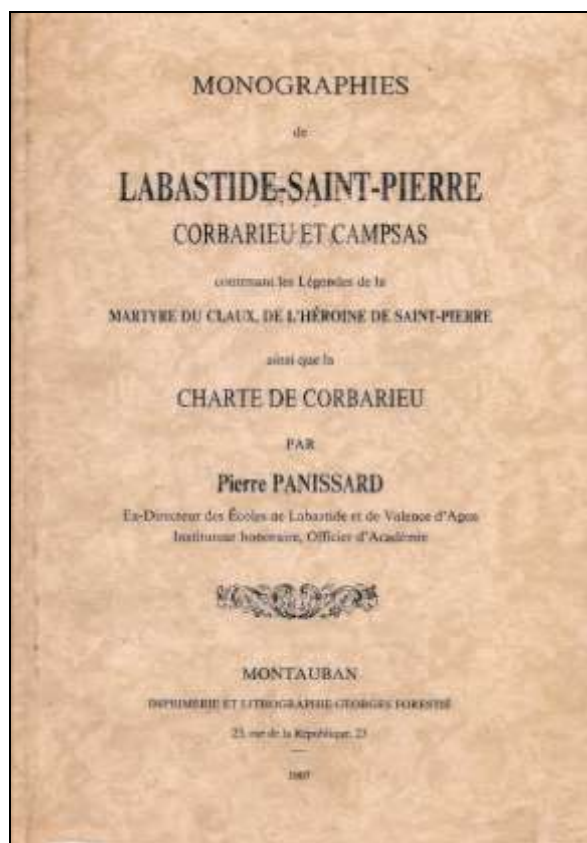
Bref, je n'ai pas fait le détour risqué par Montauban, pour aller directement à Labastide St Pierre.

(Le H blanc couché sur la carte c'est la gare de Bressols.)



Lundi 25 mars : Labastide-Saint-Pierre

Le plaisir de l'histoire



Il reste encore dans les rues quelques confettis du carnaval de samedi. Le confetto est bien sûr une histoire italienne comme le spaghetti mais laissons ça pour ma passion : l'histoire locale. Pour Labastide-Saint-Pierre j'ai retenu ce livre de 1907, aux immenses mérites méconnus, comme son auteur. Dans le dictionnaire de référence sur les auteurs du Tarn-et-Garonne, malgré tout le soin qui lui a été apporté, on n'y trouve ni Adeline Lombrail, ni Anne-Marie Kegels, ni donc Pierre Panissard. Il est juste présent dans le bulletin de 1906 de la Société archéologique : « M. Bourdeau signale et décrit une borne terminale de l'ancien diocèse de Montauban, qui, utilisée pour la voirie actuelle, est restée presque en place, transportée dans la propriété de M. Panissard, à Labastide-Saint-Pierre. » L'historien local mérite mieux.

Ce livre réédité en 1988 m'a été présenté par une tortue de la cité qui m'invita à la médiathèque voici presque 30 ans car elle connaissait ma passion pour ces lieux pleins de livres et qu'elle avait trouvé une entrée clandestine de la taille de nos carapaces.

Mardi 26 mars : Montbartier Le no man's land



Une nuit de marche, et je me suis retrouvé dans un paradis à tortues car sur 450 hectares, à part un hangar de 7 hectares, c'est le vide ! Presque tous les humains en ont été chassés et les cultivateurs avec ! On disait « la base logistique de Montbartier » mais un grand faiseur de mots à prix d'or est passé par là et c'est devenu : « Grand Sud Logistique ». Il veut rebaptiser les tortues qui deviendraient des *carapaces mobiles*, formule plus parlante !

Oui, c'est là une merveille de plus !!! Une merveille de silence ! Silence parce que malgré l'ampleur du massacre personne n'en sait rien ! Après le hangar, la LGV va prendre 10 hectares... mais si le projet est mis au congélateur ? Après quelques efforts, le Conseil général du Tarn-et-Garonne, grand promoteur du lieu aurait obtenu l'installation d'un « atelier » de RFF, en ce lieu magique qui aura alors besoin d'une arrivée d'une voie ferrée !

Mercredi 27 mars : Campsas

Etienne Salers, l'art du vin

Franchement je ne me suis pas éternisée à *Grand Sud Logistique* surtout qu'à côté, le village de Campsas est ce qu'il y a de plus accueillant. Comme tous les villages il vit au rythme de l'ordinaire.

Le 4 septembre 1937 Mme Veuve Courdy fait la *Une* du journal régional **Le Midi Socialiste** en vente au bureau de tabac, chez Delpech. Elle avait 76 ans et, au lieu-dit Lescure, où son fils l'avait laissée seule à s'occuper des soins du ménage, il la retrouva à midi, couchée en travers de la porte complètement carbonisée. Le feu du foyer s'étant communiqué à ses vêtements, elle a dû être asphyxiée avant d'avoir pu appeler les secours.

J'aurais pu évoquer aussi le seul personnage de la commune à avoir obtenu la Légion d'honneur : Jean Izalie, né le 12 septembre 1881 à Campsas, soldat au 70^{ème} bataillon de chasseurs alpins et qui, à partir du 3 février 1955, devient chevalier de la Légion d'honneur, ce qui lui fait 1000 F par an de revenu. Il habitait alors à la cité Chambord, à Montauban où ce fils de brassier, marié à Labastide-St-Pierre le 3 mars 1905 avec Jeanne Marie Doumerc jouissait d'une bonne réputation. Pourquoi la Légion d'honneur ? C'était un survivant de la 1^{ère} Guerre mondiale d'où il était revenu pensionné à 100 % ! On peut penser que c'est Maître de Maulde Jean avocat honoraire, officier de la légion d'honneur, qui a dû intervenir pour lui obtenir ces quelques revenus supplémentaires. Son fils travaillait à l'arsenal. Il meurt en 1961.

Début 1939, le même journal évoque la Fête de la Saint Hubert, un événement plus réjouissant que les deux précédents :

«L'amicale des chasseurs campsanais désireuse d'affirmer sa vitalité et l'esprit de camaraderie qui l'anime a décidé d'organiser cette année une fête de St-Hubert. Cette fête a été fixée au dimanche 8 janvier 1939. D'ores et déjà nous avons le plaisir d'annoncer qu'une société des trompes de chasse « Le rallye St-Hubert » viendra égayer par sa présence et ses airs entraînants la fête projetée. Un banquet sera servi par le réputé votel frontonais Soulié. Le prix en est fixé à 20 F. »

Mais tout ceci ne peut pas entrer dans le cadre des merveilles de Campsas quand on sait que la commune se distingue par son vignoble. Un jour, des afficheurs contre la LGV furent interpellés par un monsieur au fort accent anglais en quête de la direction d'un des sept châteaux qui font la gloire du village.

Le Tarn-et-Garonne d'hier était viticole. Un ouvrage de 1902 indique :

«Les vignobles de Moissac, Auvillar, Lavilledieu, Campsas, Fronton, Montauban, Montpezat ont joui de temps immémorial d'une juste renommée. »

Concernant le chasselas, on parlait alors du chasselas de Montauban qui englobait Moissac.

En réalité la renommée du vin touchait surtout les vins de Bordeaux, que, par la voie navigable de la Garonne, les vins du Tarn-et-Garonne allaient renflouer. Une étude minutieuse de 1863-1864 constate que la production viticole représente $\frac{1}{4}$ de toute la production agricole du département. Les rendements étaient pourtant bas (15 hecto à l'hectare) mais un effort entrepris à cette époque là remédia à cette situation. Sur la route de Montauban vers Monclar on trouve encore la référence à la Vigne-école constituée le 6 mars 1863 et renouvelée le 28 décembre 1891. Puis le phylloxera est venu tout stopper.

Et si pour une tortue vous me trouvez érudite sur le sujet, n'oubliez pas que j'habite Dunes, au cœur du Brulhois, beau vignoble s'il en est.

Bref, Etienne Salers gros viticulteur à Campsas se distingua. Il avait 45 hectares de vigne qu'il décida de soigner plus par des fumures que par des insecticides et «son vignoble est presque intact et continue à produire à l'hectare de 34 à 40 hectolitres de très bon vin.»

Fallait-il tuer la maladie en tuant l'insecte ou en renforçant la plante ? Tel était le débat.

Jeudi 28 mars : Canals Une héroïne de la Résistance

Cette fille de paysans, native de Canals le 10 Août 1911, et dont la mort à l'âge de 89 ans, a été annoncée dans *Le Figaro* est-elle connue dans son village ? Etant partie très tôt pour Montauban y exercer le métier de couturière, elle laissa son passé derrière elle.

Marie-Rose Gineste est devenue une légende, or, je n'aime pas les légendes – franchement une tortue légendaire, c'est possible ? - mais j'évoque tout de même cette femme qui fait penser à Adeline Lombrail.

Sa gloire c'est d'avoir participé à la Résistance entre 1940 et 1945. Avec *Témoignage Chrétien*, elle réalise des faux papiers, facilite le passage de la ligne de démarcation et sert d'agent de liaison à l'organisation *Combat*, transportant notamment le bulletin d'information (BIC - Bulletin d'information de *Combat*), établit des boîtes aux lettres et met en place des groupes clandestins.

Max Lagarrigue écrit :

« Suite à la rafle du Vel d'Hiv, Marie-Rose Gineste porte dans les paroisses du Tarn-et-Garonne sur sa bicyclette (déposée à Yad Vashem à Jérusalem), la lettre pastorale de Monseigneur Théas lue à la messe du 30 août 1942 : "des hommes et des femmes sont traités comme un vil troupeau et envoyés vers une destination inconnue avec la perspective des plus grands dangers. Je proclame que tous les hommes, aryens ou non aryens, sont frères (...) que tous les hommes, quelles que soient leur race ou leur religion, ont droit au respect des individus et des États. »

Marie-Rose se souvient :

« Monseigneur Théas se trouvait au grand séminaire pour la retraite des prêtres du diocèse. Il m'a téléphoné, me priant de passer le voir, ayant un service à me demander. Monseigneur Théas me donna à lire sa lettre de protestation, me demanda ce que j'en pensais et si je voulais bien la taper sur stencil et la tirer ensuite au duplicateur que nous avions au secrétariat social. Puis je demandais à Monseigneur Théas par quel moyen il comptait la faire parvenir aux intéressés ? Par la poste me répondit-il. Je lui dis alors qu'il ne fallait pas la confier à la poste, que la censure en ferait interdire la

lecture. Je lui proposai d'aller moi-même, à bicyclette, la porter à tous les curés, toutes les paroisses du diocèse : Montauban, Bressols, Labastide-Saint-Pierre, Reyniès, Villebrumier, Varennes, Orgueil, Nohic, Campsas, Canals, Pompignan, Grisolles, Aucamville, Savenès, Verdun-sur-Garonne, Dieupentale, Bessens, Monbéqui, Finhan puis Montbartier. Le lendemain ce fut les paroisses de Montech, Larrazet, Beaumont-de-Lomagne, Lavit. »

Dès octobre 1941, contactée par le Dr Parent, responsable régional du mouvement *Liberté*, qu'elle a rencontré aux réunions des semaines sociales de France, Marie-Rose Gineste accepte de constituer un groupe clandestin de ce mouvement à Montauban.

(...)

Elle fait la rencontre, en février-mars 42, d'un dénommé Goldenberg alias Léo Hamon, avocat à la Cour d'Appel de Paris et réfugié à Montauban avec sa famille rue Aristide-Briand. Il la met en contact avec le responsable départemental de *Combat*. (...)

Dans les années 80, l'Etat israélien en décernant le titre de "Juste parmi les Nations" à Marie-Rose Gineste a voulu témoigner de sa gratitude à cette femme d'exception qui sauva bon nombre de familles juives d'une mort certaine. Si cet honneur l'a beaucoup émue, on ne peut dire que l'histoire et la mémoire se soient portées à la hauteur de cette femme résistante. »

Et l'inédit pour les érudits ? Car ne l'oubliez pas, à Dunes, on en connaît un bout sur la Résistance avec les pendus de 1944 !

Le 9 janvier 1956, la démission de René Gabach maire de Montauban est rendue publique. L'intérim est assuré par Mademoiselle Gineste (M.R.P.).

Le 30 janvier 1956, le conseil municipal se réunit, un remplaçant est installé dans ses fonctions de conseiller et le maire devient Henri Lacaze. Pendant presque un mois la ville de Montauban aura eu une maire au féminin mais personne ne le sait ! La vie de conseillère municipale de Mademoiselle Gineste n'a aucun intérêt quand on a été une héroïne car, c'est bien connu, les héros ne s'occupent pas du quotidien...



Marie-Rose Gineste

Vendredi 29 mars : Fabas

Un sénateur-maire

Je marche de village en village et je trouve toujours des tortues complices qui m'aident. Celle d'aujourd'hui, enchantée que le village organise une soirée zumba, a bien connu Pierre Tajan symbole parfait de la France sénatoriale, celle des petites communes attachées à leur originalité. Né le 27 septembre 1928 à Toulouse (Haute-Garonne) il ne devient sénateur qu'après des années passées à gravir les échelons de la vie politique. Maire (à partir de 1953 à Fabas), conseiller général (en 1973 pour Grisolles) il accède pour les dernières années de sa vie à la marche suprême, au train de sénateur.

Sa moustache, sa figure ronde, sa corpulence sont bien celles d'un sénateur qui cependant meurt jeune à son poste à 56 ans (le 20 mars 1984 à Auterive).

Ce poste de sénateur ne sera cependant pas acquis aisément. En 1975 nous sommes à l'époque de l'Union de la Gauche, du programme commun et par conséquent au premier tour, ce radical est porteur du drapeau commun. Mais, surprise, au second tour, le maire de Montauban, le socialiste Louis Delmas décide de tenter sa chance. Pierre Tajan sera élu au deuxième tour le 28 septembre 1975 avec seulement 12 voix d'avance ! Louis Delmas prendra sa revanche en devenant en 1982 président du Conseil général... au bénéfice de l'âge.

A Fabas les discussions ont dû aller bon train au sujet de cet affrontement symbolique, au sujet de ce tournant de l'histoire. En 1975, en Tarn-et-Garonne la ruralité l'a emporté pour la dernière fois contre l'urbanité.

Depuis l'ère Tajan, la commune de Fabas a beaucoup changé et a justement été rattrapée par l'urbanité toulousaine, comme l'école en a vite témoigné.

Comme le sénateur, Jean Roger de Saint Sardos qui lui succède, Tajan est au cœur d'une histoire de vin. Encore le vin !

Enfant de l'école nationale d'agriculture d'Ondes (Haute-Garonne), ce fils d'agriculteurs reprend l'exploitation familiale sur les bords de la Garonne. Tout en étant à son métier d'arboriculteur-viticulteur, il fait de la politique. Au Sénat, il interviendra à de nombreuses reprises en séance pour évoquer des questions liées aux

problèmes agricoles. Président du groupe d'étude sénatorial pour l'avenir des productions fruitières et légumières, il prend part à la discussion du projet de loi de finances pour 1977. Il souligne les inquiétudes des producteurs de fruits et légumes face à l'ouverture à la concurrence européenne et du fait des accords conclus avec les pays du bassin méditerranéen. En tant que rapporteur de la Commission des Affaires économiques et du Plan, il défend les intérêts des viticulteurs sur la question de l'attribution de label différencié selon la qualité du cépage. Il intervient également lors de l'examen du projet de loi d'orientation agricole pour 1981 afin de rappeler les difficultés économiques rencontrées par les agriculteurs du Sud-Ouest, notamment face à la baisse des cours et des revenus d'exploitation. Rapporteur pour avis, du budget des industries agro-alimentaires, il intervient au cours de la discussion du projet de loi de finances pour 1984 afin de défendre les intérêts des différentes structures mises en place pour favoriser l'innovation et les exportations au sein de la filière agricole et alimentaire.

Il vote en faveur de la loi portant abolition de la peine de mort du 9 octobre 1981 et de la loi relative aux prestations de vieillesse, d'invalidité et de veuvage du 13 juillet 1982. Il s'abstient lors du vote de la loi Defferre relative aux droits et libertés des communes, des départements et des régions du 2 mars 1982.

Comme beaucoup de figures de ce genre, il préside également la Caisse locale de la Mutualité agricole, puis devient administrateur de la Caisse régionale de Crédit agricole.



Samedi 30 mars : Grisolles Le génie de la fabrication des balais



*Jean-Marc Coulon le dernier fabricant de balais de Grisolles a été présenté par un bel article dans la **Dépêche du Midi**.*

J'arrive presque au terme de mon voyage et j'en entends qui me disent, car je glisse dans mes propos trop de méchancetés contre la LGV : du balai... du balai.

J'entends ce discours :

« Cité purement agricole et artisanale jusqu'au milieu du XIXe siècle, Grisolles a commencé alors à devenir un centre industriel né de la fertilité toute particulière de son sol, favorable à la culture du sorgho qui a eu pour conséquence la fabrication des balais. On attribue l'initiative de cette industrie à Pascal-Joseph Peyrebrune ; depuis, les ateliers se sont multipliés et des localités des environs dans la Haute-Garonne comme dans le Tarn-et-Garonne, Saint-Porquier, Nohic et même Montauban ont aujourd'hui leur fabrique de balais. ».

Cette multiplication des ateliers n'est pas allée sans grève des travailleurs pour se défendre. L'une d'elle dura du 2 avril à la mi-mai 1903.

Le mercredi soir, 1er avril, les ouvriers réunis décident de la grève vu que les patrons ne veulent pas tenir compte de leur revendication, le maintien des salaires : « Nous ne pouvons que regretter cette grève qui va paralyser et peut-être tuer une des trop rares industries qui subsistent encore dans notre département. »

Tout débuta par l'usine Lauzerain de Pompignan. A l'annonce de la grève, 300 ouvriers, en charge de la couture des balais dont les salaires ont diminué, engagent une grève tournante. Mais le 16 avril c'est la fin de la grève : « Après 13 jours de grève les ouvriers de Lauzerain ont reçu l'ordre du patron de reprendre le travail aux anciens salaires seule revendication présentée. »

C'est ensuite la grève chez Massot fils à Grisolles.

Le 5 avril, le préfet passe à Grisolles pour le Conseil de révision. Il a une vive discussion avec les ouvrières qui rappellent qu'elles sont obligées de vaquer aux soins du ménage et qu'elles ne peuvent donc considérer comme un salaire, la baisse qui est imposée.

« Pour coudre des balais c'est un travail très pénible. Il y avait d'autres solutions que la baisse des salaires : augmenter le prix de vente, que les patrons se syndiquent pour obtenir à meilleur prix les manches et le fil de fer. »

Un des patrons, Déjean, a donné 8 jours réglementaires aux ouvriers avant de fermer.

Le 8 avril « l'élan de solidarité a fait de grands progrès y compris parmi les femmes » indique **La Dépêche** alors qu'en réalité des femmes sont au cœur de la lutte ! Elles ne sont pas les dernières à crier : « Vive l'émancipation ! Vive la grève ! »

Le 10 avril l'atelier Déjean ferme comme annoncé.

Le 14 avril « les ouvrières elles-mêmes unis par un sentiment de fraternité ne sont pas les dernières à verser leur obole, leur nombre

augmente tous les jours malgré ce que peuvent dire les feuilles de sacristie et autres. » insiste *La Dépêche*.

Le 17 avril le cri de « vive la grève » s'impose à Grisolles. Le 19 avril, les ouvriers de Déjean où la lutte est dure (lock-out) décident que de toute façon ils ne vont plus revenir dans cet atelier. Certains vont travailler à Pompignan, d'autres à Villemur et enfin les derniers attendent la coopérative ouvrière.

Les ouvriers acceptent de laisser la liberté de travail mais les patrons ne font pas de même. Ils intimident les grévistes par un comité d'agents qu'ils ont recrutés. Comme ça ne marche pas, ils injurient le président du syndicat, Courdy.

Le 20 avril un autre patron, Boutines, déménage ses outils. C'est la guerre contre le syndicat. Le paiement des indemnités aux grévistes se fait dans le plus grand calme. Les secours arrivent.

Le 21 avril, les ouvriers sont à *La Dépêche*. Ils semblent insister sur le caractère social de la grève alors que le journal voudrait en faire une affaire politique. Ils rappellent qu'en 1888 déjà ils acceptèrent une réduction de salaire.

Le 30 avril lors de la réunion décidant de la coopérative ouvrière, un patron se met à l'entrée de la salle pour dissuader les ouvriers d'entrer. Courdy est élu président et Delpuy Denus chef d'atelier avec en plus deux trésoriers.

Le Ralliement, journal de l'extrême-droite, se distingue par une seule référence, la publication de la lettre que lui envoie l'entrepreneur Déjean. Il conteste radicalement que son atelier soit fermé contrairement à ce que dit *La Dépêche*.

« Je n'admets guère que vous vous permettiez de vous immiscer dans mes affaires qui ne vous regardent en aucun titre. Je dirige ma maison comme je crois avoir le droit de le faire ».

Il reconnaît qu'il a renvoyé deux ouvriers et que les autres sont partis de façon volontaire.

Dans *Le Républicain*, Georges de Nouvion fait un article pour ridiculiser l'activisme des femmes :

« Les femmes ont paraît-il renoncé à leurs anciens passe-temps, la tapisserie est démodée, la broderie n'a plus d'attraits, la confection des layettes pour les œuvres charitables est négligée. Une mode nouvelle est née : fonder des ligues ».

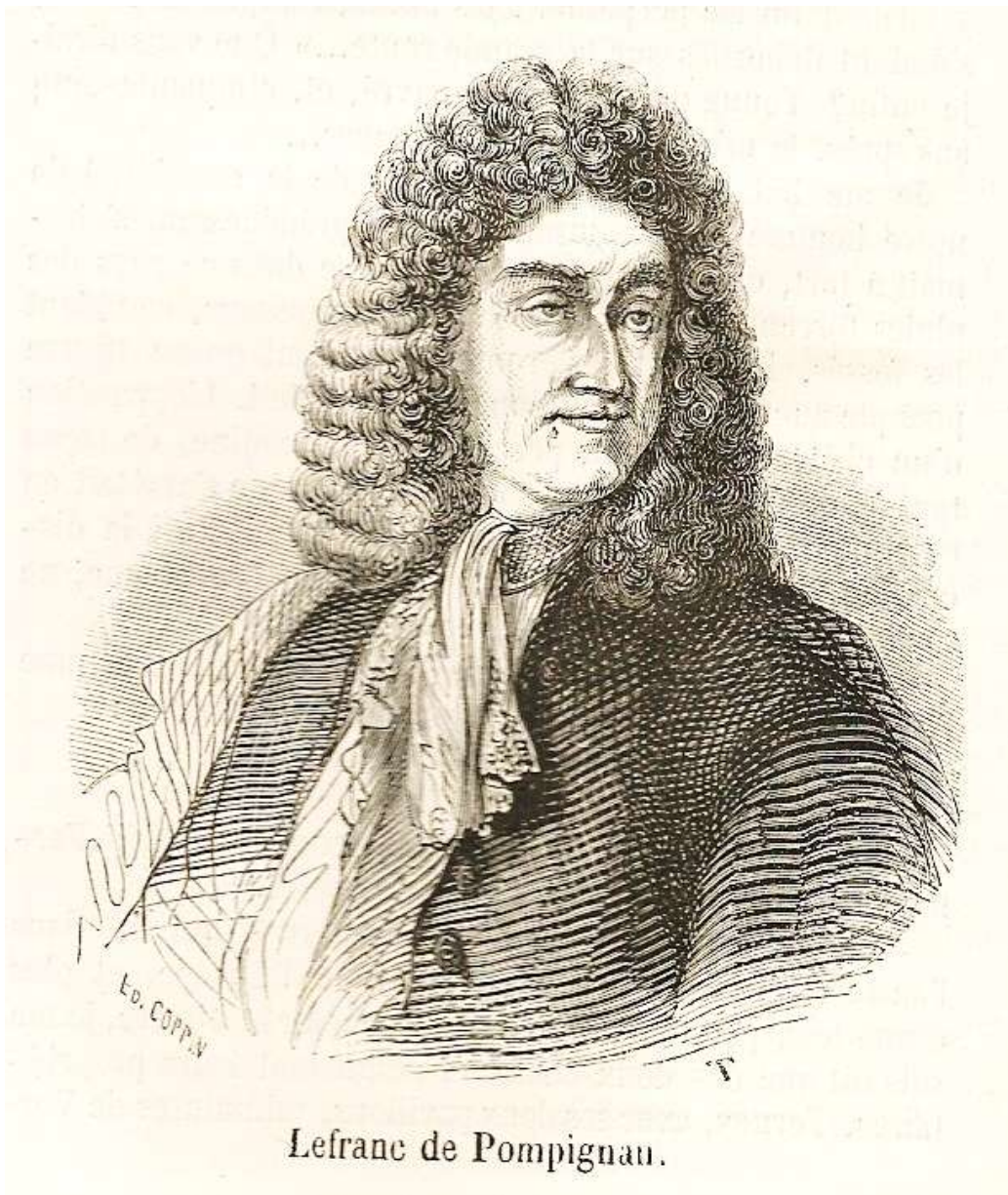
Le mois de mai sera donc celui de la mise en place de la coopérative ouvrière par les grévistes.

Le 8 mai, les ouvriers ont reçu le député Sénac dans le vaste local qu'ils ont loué et ils ont déjà acheté plusieurs chargements de paille et des outils. Dans un mois, l'usine se mettra à fonctionner.

Le 16 mai, suite à la réunion de Valence **La Dépêche** indique que Courdy n'est pas un professionnel de l'agitation. C'est un ouvrier très sérieux qui, plus heureux que ses camarades, a pu aider l'action en versant au début de la grève 500 F représentant ses économies personnelles. Il fait en outre à ses frais une campagne très productive pour créer la coopérative. Il explique comment un ouvrier fut renvoyé pour avoir mangé de la saucisse le vendredi saint (la guerre religieuse croisant la lutte sociale). Les bienfaiteurs sont l'aile gauche des radicaux : Capgras, Filol, Bertomieux, Rouze. Courdy récupère dans l'assemblée assez peu nombreuse 95, 55 F et il vend sept actions à 25cF. Les conférences avaient commencé le 3 mai au théâtre de Castelsarrasin avec entrée payante, 15 c, pour servir à l'organisation et à l'œuvre nouvelle. (La carte de pêche de Grisolles coûte alors 4 F). Voilà une étape de cette riche histoire.

Généralement les tortues sont insensibles à de telles histoires mais le balai c'est le genre d'invention si terre à terre que je me suis senti concernée.

Dimanche 31 mars : Pompignan Le Château de la famille Pompignan



Je suis arrivé avec impatience au terme de mon voyage car on n'aura jamais autant parlé du château de Pompignan qu'avec cette histoire de LGV. Un tunnel devrait passer sous ce monument. Dans un numéro *Spécial Toulouse* de **L'Express** n°3093, consacré à la LGV, le propriétaire actuel pose devant une banderole : *Stop vous êtes sur le tracé du TGV* et rappelle qu'il est favorable à cette

nouvelle voie ferrée mais qu'elle doit passer ailleurs (confusion classique entre TGV et LGV !).

Il y aurait beaucoup à dire sur Jean-Jacques Lefranc de Pompignan et son frère, injustement oublié, mais pour ce survol, nous mentionnerons seulement la rencontre qui s'est déroulée dans le château entre le maître des lieux et Olympe de Gouges, sa fille non reconnue. Le témoignage de ce moment héroïque n'a pas été rapporté par une cassette vidéo, mais par la mémoire orale qui de la mère d'Olympe passa par la grand-mère de Mary-Lafon, historien qui décida un jour de mettre cette histoire sous forme écrite avec la part de légende qui en découle. La raison de l'entretien est simple : le mariage de la jeune Olympe. La jeune fille vient d'avoir une proposition et avec sa mère elle prend la diligence pour aller jusqu'à Pompignan pour demander à son père peu officiel ce qu'il propose. Olympe est née en 1748 et la scène se passe 1763, son père avait 54 ans. Olympe va se marier l'année suivante pour un an : son mari meurt en 1765. Comment est présentée la situation à Lefranc de Pompignan et que va-t-il répondre ?

La jeune Olympe aurait deux prétendants, l'un jeune et amoureux, l'autre vieux (60 ans) mais riche. Lefranc de Pompignan refuse les deux noms, l'un parce qu'il est huguenot, l'autre parce que l'âge serait un calvaire pour la jeune et belle Olympe. Oui, mais que faire ? Lefranc propose un jeune et beau garçon qui a un grand avenir mais pas de fortune pour le moment. La mère s'incline et le père ajoute :

«Ta fille, je présume, ne s'y montrera pas rebelle ? »

Sauf que la fille n'est pas du tout d'accord. Non que le jeune ne lui déplaise, mais la promesse de dot lui semble incertaine.

« Monsieur, vous me donneriez la dot que vous auriez donnée à votre fille légitime ? »

Bien sûr le noble châtelain, célèbre contradicteur de Voltaire, refuse une telle proposition et renvoie «ce monstre» qui a osé lui dire ses quatre vérités.

En conséquence Olympe accepte de se marier avec le prétendant de 60 ans afin de pouvoir être ensuite riche et libérée par la mort de ce mari circonstanciel.

Dans le château de Pompignan s'est donc jouée une scène aux conséquences importantes pour l'histoire de France.

Olympe de Gouges est devenue petit à petit un drapeau pour le féminisme international, un drapeau qui surgira de l'oubli en 1969. Et son apport à la littérature dépasse la seule question féministe.

Lundi 1 avril : Dieupentale La défense d'une gare



Du train où vont les choses, j'aurais pu finir de suivre le tracé jusqu'à Saint Rustice et Castelnau d'Estretfonds mais j'ai envie de rentrer chez moi et je ne vais m'offrir qu'un extra à la gare de Dieupentale (des plaisantins effacent le n : Dieu pétale). Tout ça parce que dans cette commune il existe au moins un passionné de la gare du village. La passion des gares devraient être aussi forte que la passion des trains ! Il s'appelle Lucien Chanuc et sa science est d'une immense générosité. Il offre même au public de très belles cartes postales et celle-ci qui unit le canal et la voie ferrée me ravit au possible ! Que de marchandises dans cette petite gare avec au premier plan les moyens pour tourner les wagons. Puis pour faire passer les dites marchandises du train au canal et vice-versa, un jeu d'enfants ! Autant dire un système qu'ils appellent aujourd'hui multi-nodal !

Si je n'aimais pas autant le train-train de Dunes je resterais ici, dans un coin pour admirer sans cesse cet endroit. Il n'est pas vivant comme il l'a été, aussi, comme le dit justement Lucien Chanuc, avant qu'ils ne démolissent cette gare, profitons-en ! Et j'insiste, tout ça n'est pas un poisson d'avril ! Bon voyage à tous... à petite vitesse !

Nombre d'habitants dans les 31 communes

Communes	1850	1901	1946	1982	1999	2008
Dunes	1301	978	825	769	893	1127
Donzac	839	674	560	588	798	1036
Saint-Loup	783	533	323	337	361	486
Saint-Cirice	351	264	212	109	136	169
Auvillar	1969	1142	824	863	876	1027
Saint-Michel	785	579	372	288	217	257
Merles	550	369	240	171	204	251
Le Pin	294	217	124	107	128	120
Saint-Nicolas	3006	2442	1479	1706	2009	2215
Caumont	743	576	345	3128	263	318
Castelsarrasin	7208	7858	9360	12148	11352	13456
Castelmayran	1010	746	557	680	818	1098
Angeville	374	285	194	138	169	203
Saint-Aignan	528	320	257	321	409	425
Castelferrus	634	511	322	368	389	451
Garganvillar	895	653	524	462	509	608
Cordes-T.	792	511	341	292	256	264
Saint-Porquier	1439	1101	889	831	1023	1337
Escatalens	1200	993	734	714	689	1063
Lavilledieu.	876	887	962	1382	1744	2750
Montbeton	573	834	852	1522	2111	3548
Montbartier	633	570	548	647	811	1240
Lacourt St P.	557	532	550	665	870	1067
Montauban	24726	30596	36281	53147	51855	57765
Bressols	826	900	924	1666	2663	3612
Labastide St P.	1000	967	904	2250	3043	3588
Campsas	546	562	510	559	870	1173
Canals	484	401	306	417	537	637
Fabas	315	256	222	218	322	502
Grisolles	2051	2050	1642	2619	2917	3410
Pompignan	652	543	399	740	1012	1339

Sources :

- Collectif, *Images et visages du TetG* : District des Deux Rives, Compagnie des Ecrivains, 1998.
- Collectif, *800 auteurs*, BCP .
- Annales de l'Observatoire de Nice, tome 1, 1899.
- 10 années de restauration du patrimoine mobilier en Tarn-et-Garonne.
- Maria Luisa Meneghetti, *Il pubblico dei trovatori*, Einaudi, 1992.
- André Dupuy, *Dictionnaire des communes de Lomagne*, 2003.
- André Dupuy, *Dictionnaire biographique de la Lomagne*, sans date
- Série Al Canton : Saint-Nicolas.
- Sarah Gerber, *Georges de Monbrison (1830-1906) un seigneur de la Renaissance au XIXe siècle*, Société Archéologique de Tarn-et-Garonne, année 2009.
- J-P Damaggio, *Saint-Aignan 1876-1904, La vie municipale*, 2003.
- J-P Damaggio, *Les habitants d'Angeville entre 1872 et 1901*, 2002.
- Bernard Ouardes, *Castelsarrasin dans la tourmente sociale 1900-1914*, 2006.
- U. Athané, *Essai sur Montauban et le TetG*, 1908.
- Paul Burgan et André Lafon, *Toponymie du TetG*, 2006.
- Le Tarn-et-Garonne, Syndicat d'Initiative, 1932.
- Le Tarn-et-Garonne, monographies, ouvrage collectif, 1902.
- Régis Granier, *Le Tarn-et-Garonne autrefois*, Horvath, 1990.
- Joseph Rouzoul, *Notre Terroir*, 1955.
- J-P Damaggio, *Quatre grèves en Tarn-et-Garonne*.
- Mademoiselle Pozzi, *La Grande catastrophe des 23, 24, 25 juin 1875 dans les trois départements de Haute-Garonne, du Tarn-et-Garonne et du Lot-et-Garonne*, Agen, 1875.
- Paul Ardouin, *Carnets de mémoire et de luttes*, Arcane 17, juin 2011.
- Adeline Lombrail, *Une belle-âme, notice et souvenirs intimes*, Desdée de Brouwer 1913.
- Jean-George Lefranc de Pompignan : *Le coup de grâce ou la France sauvée*, réédition d'un texte de 1789, La Brochure.
- Mary-Lafon, Forestié, Verfeuil, *Trois présentations d'Olympe de Gouges*, La Brochure.
- Pour Dieupentale, voir le site très bien fait de la mairie.
- Max Lagarrigue est historien, directeur-fondateur de la revue **Arkheia** qui a publié des mémoires et une biographie de Mademoiselle Gineste.

Le lièvre et la tortue

**Rien ne sert de courir ; il faut partir à point :
Le lièvre et la Tortue en sont un témoignage.
Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but.** – Sitôt ? Êtes-vous sage ?

Repartit l'animal léger.
Ma commère, il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellébore.
- **Sage ou non, je parie encore.**
Ainsi fut fait; et de tous deux
On mit près du but les enjeux :
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire ;
Ni de quel juge l'on convint.

Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire ;
J'entends de ceux qu'il fait lorsque, prêt d'être atteint,
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes,
Et leur fait arpenter les landes.

Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir et pour écouter
D'où vient le vent, il laisse la Tortue
Aller son train de Sénateur.
Elle part, elle s'évertue,
Elle se hâte avec lenteur.

Lui cependant méprise une telle victoire ;
Tient la gageure à peu de gloire ;
Croit qu'il y a de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose,
Il s'amuse à toute autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit
Furent vains : la Tortue arriva la première.

**Eh bien! lui cria-t-elle, avais-je pas raison ?
De quoi vous sert votre vitesse ?
Moi l'emporter ! et que serait-ce
Si vous portiez une maison ?**

Jean de Lafontaine